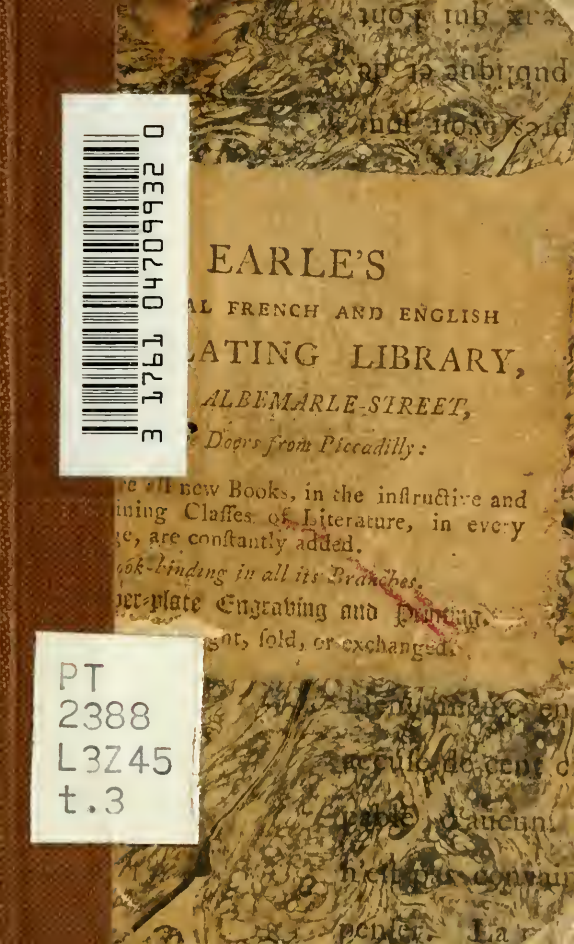


3 1761 04709932 0
EARLE'S
AL FRENCH AND ENGLISH
ATING LIBRARY,
ALBEMARLE-STREET,
Doors from Piccadilly:
new Books, in the instructive and
ining Classes of Literature, in every
e, are constantly added.
ook-binding in all its Branches.
er-plate Engraving and Printing.
ght, sold, or exchanged.
PT
2388
L3Z45
t.3

Countess of Rosslyn



RECUEIL

DE

CONTES.

TOME III.

RECUEIL

DE

CONTES,

D'AUGUSTE LAFONTAINE.

traduits de l'Allemand.

TOME III.

A PARIS.
1798.

RECUEIL

DE

CONTES,

D'AUGUSTE LAFONTAINE,

traduits de l'Allemand.

TOME III.

A PARIS.

1798.

LES MÉNÉTRIERS.

Sur ce ruisseau qui prend sa source dans la montagne des géans, et dont les eaux jaunâtres se précipitent rapidement dans la plaine ; dans cette partie de son cours où l'onde, plus limpide, serpente le long d'une prairie où l'on blanchit des toiles, est situé le charmant village de Brombach. A l'extrémité de ce village où commence la prairie, on remarque deux jolies maisons, qui se ressemblent parfaitement, et que deux frères ont fait construire. L'un d'eux étoit un riche tisserand du village, et l'autre en étoit le maire. De six enfans chéris qu'avoit eus Monsieur Stahl, (car les autres villageois ne manquoient pas de donner le titre de *Monsieur* au

riche tisserand) il ne lui restoit plus qu'une fille, et cet enfant avoit hérité de l'amour que ses parens leur portoient à tous. Dans son bas âge on avoit pris une femme pour s'occuper d'elle uniquement, et ne pas la perdre un instant de vue. On ne savoit rien refuser à cet enfant chéri. Annette étoit toujours mise avec plus de recherche et d'élégance que les autres enfans du village, et le genre de travail auquel on l'occupoit ne la distinguoit pas moins que sa parure du reste de ses petites compagnes.

« Dieu ne nous a laissé que « ce seul enfant, et, grâce à ses « bontés, nous avons de quoi y « pourvoir" ; telle étoit la réponse que la mère avoit coutume de faire d'un ton religieux, lorsqu'une de ses voisines, qui avoit besoin d'elle, vantoit l'éducation qu'elle donnoit à sa fille. En outre, les deux frè-

res Stahl étoient vains de leur naturel, car il y avoit deux personnes du même nom qui siégeoient dans le sénat de la petite ville de Hirschberg, et ils prétendoient être de cette famille. Il n'est pas bien étonnant d'après cela que le Maire, frère du tisserand, eût le projet de faire quelque chose de plus qu'un paysan, de son fils Antoine. Lorsqu'il faisoit part de ses idées à ce sujet à sa belle-soeur, celle-ci ne manquoit jamais de dire, en poussant de gros soupirs: « que la volonté de Dieu » soit faite! mais il n'en est pas » de même d'une fille. La on ne » peut pas dire: tu seras telle ou » telle chose. Eh, qui sait entre » les mains de qui elle tombera » un jour! Après notre mort, tout » ce que Dieu nous a donné est » à elle, et en conséquence il faut » qu'elle s'instruise, pour pouvoir » convenir à tous les états. «

C'est ainsi que s'entretenoient souvent entr'eux les parens, et ils tinrent réellement parole.

Le jeune STAHL recevoit du maître d'école des leçons particulières d'écriture et d'arithmétique, et le pasteur du village lui apprenoit le latin et la géographie. Il portoit une queue et un chapeau à cornes, et, au lieu de cette espèce de camisole qui est le costume ordinaire des gens de la campagne, il mettoit toujours un habit quand il alloit chez le pasteur. En un mot on ne négligeoit rien pour en faire un enfant vain et présomptueux; mais heureusement que les instructions simples et remplies de sagesse du pasteur, et sa folâtre gaieté, servoient de contre-poison à l'aveugle amour des parens. En dépit des défenses qu'ils pouvoient lui faire, dès le moment que ses leçons particulières étoient finies, et qu'il avoit remis ses li-

vres à leur place, il couroit en toute hâte à la prairie pour aller trouver les autres enfans de paysans. Son coeur, son âge, et sa vanité elle-même l'y conduisoient; car tous les petits garçons aimoient Antoine, et il y avoit plus d'une raison pour cela. La première, c'est qu'il savoit une foule d'histoires de revenans et de loup-garoux, toutes plus effrayantes les unes que les autres, que le maître d'école, qui étoit fort intéressé à s'en faire aimer, lui avoit racontées en place de leçons d'arithmétique; en second lieu, c'est que ses poches étoient toujours pleines de noix et de pommes, et de plus il étoit le favori du maître d'école, de manière que sa bienveillance ou sa haine pouvoient être d'un grand poids. Ainsi donc Antoine se trouvoit de son côté le premier du village comme son père, et, en faveur de cette prééminence,

ses parens ne trouvoient pas mauvais qu'il se mît à la tête de toutes les polissonneries, qu'il revînt tous les jours à la maison avec les cheveux en désordre, et qu'il se tutoyât avec tous les enfans du village. En pareil cas même, le maître d'école, qui étoit toujours de l'avis du maire, prenoit hautement le parti d'Antoine, citoit l'exemple de tels ou tels généraux, qui avoient eu une jeunesse également orageuse, et que cela n'avoit pas empêché de devenir de grands hommes dans la suite.

Annette au contraire (car il doit être successivement question de l'un et de l'autre dans cette histoire) avoit un genre d'éducation tout différent. L'amour le plus tendre veilloit sans cesse sur elle; tant qu'elle fut enfant, il ne lui fut par permis d'aller seule devant la porte. Lorsque sa mère alloit rendre visite à sa belle-soeur,

ou prendre le café chez la femme du pasteur, chez qui elle n'alloit jamais sans lui porter quelque présent, elle mettoit ANNETTE dans tous ses atours, la prenoit par la main, et s'y rendoit lentement avec elle. Tout en cheminant, la pauvre petite regardoit avec des yeux d'envie les autres filles de son âge qui jouoient devant leur porte, ou tripotoient ensemble dans le ruisseau qui traverse le village; elle s'arrêtoit meme quelquefois un instant, et s'écrioit en sautant de joie: « Eh, regarde donc Maman! », mais elle étoit obligée de passer outre, et sa mère lui disoit alors: « c'est bien laid de la part de » ces enfans; ma petite ANNETTE » est bien plus gentille; « et la pauvre ANNETTE en étoit réduite à passer toute la soirée chez sa tante, ou chez la femme du pasteur, sans autre compagne de ses

plaisirs qu'une triste pomme inanimée, ou une poupée de bois.

L'unique récréation d'ANNETTE consistoit à descendre de tems en tems dans l'atelier où l'on faisoit la toile, et à aller s'asseoir au milieu des jeunes ouvrières. Tantôt elles chantoient une chanson, et tantôt l'autre; l'instant d'après un bruyant éclat de rire venoit interrompre le chant, et quelquefois elles s'agaçoient entr'elles, et se railloient à l'envi les unes des autres. Là du moins il y avoit du bruit et une joyeuse rumeur, au lieu de ce morne silence qui régnoit dans la chambre de sa mère. ANNETTE alloit successivement trouver toutes les ouvrières; l'une la prenoit sur ses genoux, l'autre la chatouilloit, de sorte que l'intimité et la confiance ne tardèrent pas à s'établir. Les ouvrières, qui voyoient l'amour des parens pour ANNETTE, lui faisoient toujours le

meilleur accueil, lui apprenoient des chansons, et toute sorte de petits tours et d'espiégleries. Les parens de leur côté, toujours en contemplation devant les perfections de leur enfant, étoient ravis du chant d'Annette, et finirent par ne pas trouver mauvais qu'elle passât assez souvent toute la journée au milieu des ouvrières.

Annette étoit reconnoissante de ce qu'on faisoit pour elle. Tantôt elle donnoit un mouchoir à une d'entr'elles, tantôt un ruban d'argent pour orner ses cheveux tressés au-dessus de sa tête; et ces pauvres filles, qui passent leur vie à travailler à la parure des dames, et qui sont elles-mêmes si misérablement vêtues, ne tardèrent pas à s'attacher véritablement à cet enfant. Elles la menoient avec elles dans la prairie où l'on étend les toiles pour les blanchir. Là elles dansoient avec

Annette, en montant et en descendant, dans les étroits intervalles que laissent les pièces entr'elles, et la mère, qui étoit présente à ces jeux, ne s'opposoit plus comme auparavant aux plaisirs folâtres des ouvrières; en effet, si elles étoient gaies, c'étoit pour amuser Annette.

Elle étoit déjà arrivée à cet âge, où il falloit absolument songer à commencer à lui faire apprendre quelque chose; mais la laisser à l'école, parut trop dangereux à la tendre sollicitude des parens, et en conséquence le maître d'école vint lui-même l'instruire dans la maison. Pour ménager ses momens qui étoient précieux, il fut convenu qu'Antoine feroit son exemple d'écriture ou ses règles d'arithmétique pendant qu'on faisoit lire Annette; et lorsque le tour d'Antoine étoit venu de prendre sa leçon, Annette s'oc-

cupoit de son côté à former ses lettres. Voilà donc le fougueux Antoine réuni avec la paisible petite Annette. Dans le commencement ils se regardèrent de part et d'autre avec indifférence, mais ils ne tardèrent pas à être bons amis. Pour peu que le maître d'école tournât le dos, Antoine écrivoit vite une demi-page pour sa petite cousine, ou lui calculoit une règle; et le tems qu'on gagnoit à cette petite supercherie étoit employé à jouer ensemble.

Déjà Annette étoit très-exercée à lire, à écrire et à calculer, lorsque le pasteur insista auprès des parens pour qu'ils l'envoyassent à l'école, où il donnoit lui-même quelques heures de leçon par semaine. Il fallut donc qu'Annette allât à l'école, et le cousin Antoine fut chargé de venir la prendre matin et soir, et de la ramener à la maison, pour qu'il

ne lui arrivât rien en chemin. ANTOINE ne fut pas bien flatté de cette marque de confiance; car, tout en se rendant à l'école, il avoit coutume de faire toujours quelques tours de son métier. Néanmoins les premières fois il conduisit très-soigneusement la petite fille par la main; il lui aidoit à passer les mauvais pas, lui indiquoit les pierres sur lesquelles elle devoit poser le pied, et lui essuyoit ensuite les souliers avec une poignée d'herbe. C'étoit à merveille jusques-là; mais bientôt ANNETTE fut obligée d'attendre quelques minutes, pour donner le tems à ANTOINE de lancer des pierres aux canards qui barbotoient dans le ruisseau, et ANNETTE arriva une demi-heure plus tard à la maison, parce qu'en revenant, il la ramena par un chemin détourné qui traverse la prairie. Insensiblement ces petites nexactitudes devinrent plus fré-

quentes, mais Annette revenoit toujours contente et d'une propreté parfaite à la maison, car Antoine étoit si attentif pour elle, qu'il lui fit un jour un plancher solide avec ses livres au beau milieu de la boue, pour qu'elle pût passer à pied sec. Les parens n'y faisoient plus attention, lors même qu'Annette ne revenoit qu'à cinq heures avec son cousin; et, en approchant de la maison, Antoine ne manquoit jamais de prendre Annette par la main.

Annette de son côté n'étoit point du tout fâchée d'être témoin des petites excursions d'Antoine; elle prenoit même part aux jeux des petits garçons; et alors, toutes les fois que l'occasion s'en présentoit, Antoine étoit son défenseur. En un mot, Annette et Antoine commencèrent à trouver du plaisir à être ensemble, et, Annette qui auroit fort bien pu

maintenant aller seule à l'école, et qui en avoit la permission, restoit sur la porte avec ses livres sous le bras, jusqu'à ce que cet étourdi d'ANTOINE sortît en cabriolant de sa maison, et alors ils s'en alloient de bonne amitié ensemble. A l'école ils étoient assis l'un à côté de l'autre; ANTOINE souffloit ANNETTE quand elle étoit embarrassée, et par reconnoissance ANNETTE lui donnoit la moitié de sa tartine, qui étoit de pain blanc, et prenoit un morceau de gros pain en échange. C'est ainsi que l'habitude d'être ensemble, de petits services mutuels, la reconnoissance et le goût de la dissipation, établissoient insensiblement l'intimité et la confiance entre ces deux enfans; et déjà ANTOINE commençoit à trouver, dans la demi-heure qu'il employoit à partager les paisibles jeux d'ANNETTE, un dédommage-

ment des récréations bruyantes qu'il négligeoit pendant ce tems-là. Autrefois la sensation la plus délicieuse du petit garçon étoit de se laisser mouiller jusqu'aux os; quelque pluie d'orage, quelque ondée qui survint, il n'en alloit pas d'un pas plus vîte; mais maintenant, quand il pleuvoit au retour de l'école, avec quel empressement il se glissoit sous le tablier d'Annette, qu'elle détachoit et mettoit sur sa tête en guise de parapluie! Ensuite ils cheminoient lentement dans cette attitude amicale, leurs deux têtes pressées, leurs regards joyeux tournés l'un vers l'autre, cachés sous le petit tablier d'Annette; et alors Antoine oublioit le mugissement que ſaisoient pendant ce tems-là le ruisseau du moulin et les branches et les pierres qu'il entraînoit dans son cours impétueux.

Peu-à-peu les jeux bruyans perdirent une grande partie de leur attrait; il ne lui en coûtoit plus maintenant de passer les heures entières, assis dans la prairie à côté d'Annette, a s'entretenir avec elle. Son plus grand plaisir étoit de pouvoir attraper pour sa petite amie, dans l'endroit le plus dangereux du ruisseau du moulin, quelqu'un de ces oeillets d'eau qu'elle aimoit tant. Il étoit ravi quand Annette poussoit un cri de frayeur, au moment où il se penchoit au dessus du ruisseau, et de s'entendre appeler *maudit* Antoine, lorsqu'il parvenoit enfin jusqu'a la fleur. Annette n'alloit plus aussi fréquemment dans l'atelier avec les ouvrières, et Antoine n'alloit plus autant jouer avec les petits garçons dans la prairie. Dans les premiers tems ils passoient des heures entières

ensemble, et ils finirent par ne plus se quitter.

Pendant l'été ils grimpoient, sans que personne en sût rien, sur la montagne, et ramassoient des fraises; l'hiver, ils s'y rendoient également en secret, et Antoine, portant Annette sur ses genoux dans son petit traîneau, se précipitoit avec la rapidité d'un trait du sommet des hauteurs dans le vallon. Annette faisoit chaque fois des cris de frayeur, et néanmoins, l'instant d'après, elle se laissoit aller, et consentoit à gravir de nouveau, pour se précipiter aussi rapidement, et plus rapidement encore sur les genoux d'Antoine. «Je ne le fais, disoit » elle, que parce que je trouve » du plaisir à être sur tes genoux; « et, quand ce petit exercice étoit fini, Antoine réchauffoit de son haleine les mains et les bras violets d'Annette, avant de rentrer

à la maison, pour que sa maman ne pût pas gronder. Ainsi on les voyoit continuellement ensemble, tantôt au jardin, tantôt dans la cour, ou dans la prairie; toujours occupés à des jeux de leur invention que personne n'entendoit; se tenant des propos qui n'avoient aucune suite, ou se livrant à une activité sans but et sans objet. ANTOINE prenoit une direction, ANNETTE le suivoit aussi-tôt, et ils n'avoient pas l'air de songer l'un à l'autre, excepté qu'ANTOINE se retournoit de tems en tems, pour voir si sa cousine venoit derrière lui. Alors ANTOINE s'asseyoit et se mettoit à peler un baton; ANNETTE s'asseyoit à l'instant tout auprès, ramassoit les morceaux d'écorce qu'il détachoit, jouoit avec, et ils balbutioient, chacun de leur côté, quelques mots, sans s'adresser la parole, jusqu'à ce que quelque chose pas-

sât par la tête de l'un d'eux. Ils se levoient brusquement alors, et continuoient leur promenade d'une manière aussi bizarre qu'ils l'avoient commencée ; mais néanmoins, ils étoient contens tous les deux, car ils étoient ensemble.

Le maître d'école, qui étoit bien aise de multiplier ses rapports avec la maison du riche tisserand, ne se lassoit pas de vanter la voix d'Annette, qui étoit naturellement pure, douce, flexible, et qui s'étoit formée en entendant les chants continuels des ouvrières dans la maison de son père. Après un grand nombre de tentatives inutiles auprès de parens, pour les déterminer à faire prendre des leçons de harpe à leur fille, il finit par y parvenir. « Annette, répétoit-il sans cesse, » n'est pas un morceau fait pour » un paysan! ce seroit, par ma » foi, sacrifier à plaisir tous les

» dons que Dieu lui a prodigués.
» Un petit visage si joli, et si
» mignon! une peau si fine! si
» c'étoit ma fille, je lui ferois
» apprendre tout ce qu'on peut
» savoir, et ensuite je m'en rap-
» porterois à la providence. Il
» y a plus d'une jeune fille dont
» la harpe a fait le bonheur et la
» gloire. «

Le maître d'école revint si souvent à la charge, que la mère se laissa enfin séduire: en conséquence on se procura une harpe à HIRSCHBERG, mais il fut expressement recommandé au maître d'école de ne lui enseigner que des chants d'église. ANNETTE prit les premières leçons; ANTOINE étoit auprès d'elle, et l'encourageoit de tems en tems en souriant, lorsqu'elle avoit de la peine à trouver quelques notes, ou à observer la mesure. Enfin ANNETTE parvint à exécuter un motet; et une grande

fête, à laquelle furent invités le maire et sa femme, et où l'on combla de présens le maître d'école, fut destinée à célébrer ses talens. A table, au moment où les parens, transportés de joie, choquoient leures verres, remplis de vin d'hongrie, on ordonna à Annette de jouer le motet, et tous les convives se mirent a le chanter comme une chanson à boire. Le maire et sa femme convinrent sur le champ avec le maître d'école qu'on feroit aussi apprendre un instrument à Antoine, et l'on fit choix de la flûte pour accompagner la harpe. Un vieux musicien, qui se trouvoit dans le village, s'offrit pour maître, et dès lors l'académie de musique des enfans fut en pleine activité.

Des motets et des pseaumes on passa bientôt aux ariettes et à la danse, et l'on finit par oublier entièrement les monotones

chants d'église. Les deux enfans apprirent peut-être mieux, et firent des progrès plus rapides que ceux des gens de qualité; car les parens avoient soin de les encourager, et ne manquoient jamais d'assister à leurs leçons. Il y avoit en outre une autre raison; c'est qu'Antoine, qui étoit plus âgé qu'Annette, et qui avoit choisi un instrument moins difficile, devint bientôt plus fort, de manière que celle-ci, qui trouvoit un plaisir extrême à jouer avec Antoine, se piquoit d'émulation et n'avoit rien tant à coeur que de se perfectionner. Pour completter la symphonie, le maître d'école se mit à jouer du violon, et souvent ces simples concerts faisoient répandre des larmes de joie aux spectateurs, car on n'y admettoit que les pères et mères d'Antoine et d'Annette, qui étoient idolâtres de leurs enfans. Néanmoins le pasteur témoignoit

de tems en tems, par un mouvement de tête, combien il lui paroissoit bizarre, de faire donner des leçons de harpe à la fille d'un paysan; mais les parens avoient les moyens de se passer cette folie, et puis ils y trouvoient une satisfaction si douce, que cet excellent homme ne pouvoit pas se déterminer à les détourner de cet amusement. Il commença à donner des soins plus particuliers à l'instruction du petit garçon, et quand sa femme se déchainoit contre le fol orgueil de ces deux familles, qui vouloient faire élever leurs enfans comme des enfans de pasteur, il lui répondoit: « eh, mon » Dieu, laisse faire; si ces deux » jeunes gens se marient un jour, » comme cela en a tout l'air, ils » sont destinés à rassembler une » si grande fortune, qu'il ne faut » pas non plus tant s'étonner s'ils » reçoivent une meilleure éduca-

» tion à quelques égards que les
» gens de leur état. Il y a plus
» d'un pasteur qui s'estimeroit heu-
» reux d'épouser Annette, et qui
» la préféreroit même a la fille
» d'un de ses confrères, car elle
» a du bien et en outre une char-
» mante tournure. «

Le bon pasteur donnoit réellement des soins assidus à ces deux enfans, et ne laissoit pas passer une occasion de donner aux parens de bons conseils sur leur compte. Il n'étoit pas d'avis de faire étudier le garçon, mais d'en faire un fermier, ou le propriétaire d'un bien. Les parens étoient irrésolus, comme cela arrive presque toujours, précisément à l'époque où il falloit prendre sérieusement une résolution pour le bonheur de leurs enfans. Le pasteur indiquoit au maire une carrière qui convenoit à Antoine; mais, malgré sa grande fortune, et son

desir bien sincère de travailler à l'avancement de son fils, elle lui paroissoit trop dispendieuse. « Nous » sommes bien aises d'y songer » encore un peu, Monsieur le Pas» teur, « disoit-il toujours. En attendant, le pasteur travailloit sans relache à l'instruction du jeune-homme; il cherchoit à fortifier ses dispositions naturelles à réfléchir; il inculquoit insensiblement dans son ame le desir de se consacrer à l'agriculture, et ses soins s'étendoient aussi sur ANNETTE. Il prêtoit des livres à ANTOINE, et l'engageoit sous main à les communiquer à sa cousine; il fit même venir ANNETTE chez lui, et à différentes reprises, il consacra plusieurs heures a lui donner quelques règles de conduite sûres, pour achever de se former elle-même.

Les parens étoient parfaitement d'accord sur un point, c'est que leurs enfans ne devoient point être

des paysans; mais, que devoient-ils donc devenir? C'est là la question à laquelle ils n'avoient jamais eu le courage de répondre. Pour suivre les conseils du pasteur, il auroit fallu commencer par débourser quelques centaines d'écus, et les parens n'avoient pas assez d'esprit pour se déterminer à faire une pareille avance, sans être auparavant bien assurés du succès. En conséquence ils aimèrent mieux s'en tenir au conseil du maître d'école, qui étoit toujours de leur avis en tout et pour tout, c'est-à-dire, laisser aller les choses d'elles-mêmes, et s'en rapporter à la providence, qui devoit avoir sûrement des vues particulières sur ces deux enfans, puisqu'ils étoient si différens des autres enfans du village, qu'ils jouoient de la harpe et de la flûte, par exemple; qu'ils savoient chanter, lire des livres,

écrire des lettres, et qu'ils possédoient mille autres avantages.

Les parens ne prirent donc aucune détermination, quoiqu'ils s'entretinssent néanmoins sans cesse de ce que deviendroient leurs enfans. Déjà ANNETTE écrivoit très-passablement une lettre, et souvent même elle lui donnoit une tournure naïve, et pleine de grâce, quand elle avoit quelque chose à écrire à ANTOINE ; elle pinçoit agréablement de la harpe, chantoit avec un goût naturel et une manière affectueuse, lisoit plusieurs bons livres et profitoit de ses lectures ; et cependant ANNETTE n'étoit qu'une petite paysanne. Sa belle chevelure blonde étoit tressée sur le sommet de la tête, et attachée avec un ruban dont les extrémités flottoient sur son coû d'albâtre. Elle avoit des vêtemens plus propres à la vérité, et d'une plus grande finesse que les

autres paysannes, mais qui d'ailleurs n'en différoient ni pour la forme, ni pour la couleur. Ce qui la distinguoit véritablement, c'étoit une taille bien prise, svelte, élancée, des mains potelées et blanches comme la neige, des traits expressifs et réguliers, et la grâce qui accompagnoit tous ses mouvemens; et, quoique mise de la manière la plus simple, elle savoit avec un rien, donner à tout ce qu'elle portoit un certain charme, que les autres filles du village se seroient vainement efforcées d'imiter, car ce charme étoit tout entier dans l'ame d'ANNETTE. On pouvoit en dire à peu de chose près autant d'ANTOINE, le fils du maire. Son extérieur n'annonçoit qu'un paysan; mais, dès le moment qu'il ouvroit la bouche, il étoit aisé de s'appercevoir que c'étoit quelque chose de plus, soit à son excellente prononciation,

soit à la tournure agréable qu'il savoit donner a ses idées, ou aux connoissances qu'on lui voyoit développer.

Le bon pasteur ne se seroit pas prêté à donner à ses jeunes gens une éducation au-dessus de leur état, s'il ne s'étoit flatté d'avoir sur l'esprit des parens plus d'influence qu'il n'en avoit réellement. Il voyoit cependant avec plaisir que cela n'avoit encore eu aucune des suites fâcheuses qu'il étoit naturel d'en attendre. Ils n'étoient ni présomptueux ni égoistes. L'innocence de leurs coeurs égaloit leur bonté.. Sans doute qu ils n'auroient pu se défendre d'un mouvement de fierté, s'ils avoient pu se comparer aux autres enfans de leur état, mais ils n'en avoient pas le tems. Leurs occupations dans le village étoient d'un genre si particulier, ils trouvoient tant de plaisir dans leurs

rapports mutuels, il leur paroissoit si doux d'être toujours ensemble, qu'ils s'étoient peu-à-peu entièrement séparés du reste des jeunes gens du village, sans s'en appercevoir. Lorsque par hasard quelque circonstance particulière les rassembloit, la fortune d'ANNETTE, et la considération que la place de son père faisoit réjaillir sur ANTOINE, leur donnoient une prépondérance si naturelle sur les autres, qu'on confondoit les avantages d'une meilleure éducation avec ceux que personne ne songe à contester; et comme la culture d'ANNETTE et d'ANTOINE consistoit moins dans l'étendue de leurs connoissances, que dans des idées plus exactes, une intelligence plus active, une innocence plus épurée, et l'heureuse direction qu'on avoit su donner aux sentimens de leurs coeurs; leur supériorité n'étoit pas aussi sensible de part ni d'autre;

et une franche et joyeuse confiance contribuoit encore à entretenir une assez bonne harmonie entr'eux et les autres jeunes-gens de leur état. Il est vrai que dans les fêtes le cousin et la cousine dansoient, causoient, se promenoient, et plaisantoient exclusivement l'un avec l'autre; mais c'est ce qu'on est accoutumé à voir faire à tous les amoureux, et on imagina tout simplement qu'ils l'étoient. En conséquence cela étoit peu remarqué. Leurs habillemens attestoient qu'ils étoient encore paysans; cela suffisoit pour rassurer l'imagination et l'amour propre, et quant au reste, cela ne valoit pas trop la peine de s'en occuper. L'Annette de Stahl et l'Antoine du Maire! tels étoient les noms qu'on leur donnoit, et ils ne songèrent jamais à se regarder autrement eux-mêmes; car la sagesse du pasteur avoit su les maintenir

dans cette heureuse simplicité, que la folie des parens eût pu si aisément leur faire perdre.

En effet ils entendoient souvent leurs père et mère parler de projets, qui auroient aisément pu exciter leur vanité; mais ils n'y avoient fait aucune attention pendant leur enfance, et depuis ils se trouvoient tellement heureux, que les propos de leurs parens ne pouvoient que glisser légèrement sur leur ame: de plus en dépit de leur petite gloriole, ceux-ci étoient de si excellentes gens, que leurs bons exemples n'auroient pas tardé à effacer les impressions défavorables qui eussent pu résulter de leurs discours.

Et, dans le vrai, à quelles autres impressions eussent pu, être accessibles les ames d'Antoine et d'Annette, qu'a celles de la nature, de la confiance, de l'amour, de la bienveillance et de la joie?

Pendant leur enfance, ils avoient passé les journées entières ensemble; les mêmes jeux, le même genre d'activité, la même éducation, tout avoit concouru à fondre, pour ainsi dire, leurs ames dans le même moule. Annette n'avoit pas une idée, elle ne formoit pas un voeu, elle n'éprouvoit pas un mouvement de plaisir ou de crainte, il ne se présentoit pas une image vraie ou fausse à son esprit, qu'elle ne s'empressât d'en faire part à son cher Antoine, avec cette aimable effusion de coeur de l'enfance, qui ne sait rien taire, rien feindre, rien dissimuler. Antoine, de son côté, lui témoignoit la même confiance. Si par hasard quelque chose restoit cachée au fond de leur ame, elle ne tardoit pas à se manifester dans l'intimité de leurs entretiens continuels, soit dans leurs jeux ou dans leurs promenades. C'est ainsi qu'ils en

étoient venus de part et d'autre à savoir comment ils pensoient, comment ils sentoient, ce qui pouvoit leur être agréable ou les contrarier. Ce n'est même pas tout encore; comme ils s'entretenoient partout ensemble, et qu'Antoine étoit accoutumé à répondre aux questions d'Annette, leurs ames s'entendoient si bien qu'il lui auroit été aisé de dire d'avance quelle impression tel ou tel objet devoit produire sur sa petite cousine, et l'on sent à quel degré cela avoit porté leur confiance mutuelle.

Devenus plus grands, toutes leurs idées prirent la même direction; et, quoiqu'en pussent dire les parens, ils continuoient à passer toute la journée ensemble. On assigna à chacun d'eux des occupations particulières. Annette fut chargée du ménage, et Antoine obligé de surveiller les ouvriers dans la campagne; mais aussi étoient-ce

là

là les seuls objets qui ne leur fussent pas communs. ANTOINE revenoit des champs, et a cet instant-la on étoit sûr qu ANNETTE n'étoit plus à la maison; elle avoit été au devant de lui à quelques centaines de pas, et ils revenoient ensuite en causant tous les deux de bonne amitié. Le soir ils s'asséyoient devant la porte sous le chêne, ou bien dans la prairie derrière la maison. Le Dimanche, en sortant de l'église, ils ne manquoient jamais d'aller faire un tour dans la montagne, ou le long du *Bober*, sous cette belle voûte imposante, formée par ses bords élevés qui se réunissent presque à une certaine hauteur. Arrivés au terme de leur promenade, ils s'asséyoient sur le sommet de quelque éminence, ou sur un rocher au bord du *Bober*, et la ils causoient, rioient, chantoient des chansons, ou bien ANTOINE faisoit une petite lecture à

Annette, et ils s'en revenoient à la chûte du jour, en se tenant par la main, avec la sécurité et l'abandon de l'innocence. Ils sentoient l'un et l'autre qu'il ne luiroit jamais de plus heureux jour pour eux, et plus d'une fois les plans de leurs père et mère furent l'objet de leurs railleries ingénues.

L'amour s'étoit plu à enlacer leurs coeurs de ses liens les plus forts, des liens de l'innocence, de l'enjouement, de la confiance, de l'habitude, et de la conformité des ames. Ils ne sentoient rien que leur amour, rien que leur bonheur; ils jouissoient de leur amour, de leur bonheur sans le soupçonner; et sans doute que leur étonnement eût été extrême, si on leur avoit dit qu'ils étoient tendrement épris l'un de l'autre, comme deux futurs époux, et plus heureux qu'aucun couple d'amans. » Je t'aime de tout » mon coeur! » Telle étoit l'expres-

sion de leurs sensations les plus vives, lorsqu'ils se revoyoient, après une absence de trois ou quatre jours, qu'Antoine avoit passés ailleurs avec son père. Et qu'on ne pense pas, comme on pourroit le faire, que leurs propos ressemblassent à ceux qu'on a coutume de trouver dans les livres ; non .... l'éducation, qu'ils avoient reçue, n'avoit servi, comme je l'ai déjà dit, qu'à épurer les pensées de leur esprit et les sentimens de leur coeur, et a donner aux unes et aux autres une simplicité et une sincérité parfaite. Aussi leurs entretiens étoient-ils le plus souvent si naïfs, si innocens, et leurs connoissances du monde, des hommes et des moeurs, si bornées, qu'un témoin, un peu moins novice qu'eux, n'eût pas pu s'empêcher d'en rire.

Annette étoit déjà dans sa seizième année, et l'on pouvoit dire que c'étoit un être vraiment sé-

duisant, s'il suffit pour cela d'une taille noble, élancée, et dans les plus belles proportions; d'une peau blanche, et d'une finesse extrême; de deux joues de lys et de roses; de lèvres de carmin, toujours prêtes à laisser échapper le plus agréable sourire; de deux grands yeux bleus, pleins d'expression; d'un beau front, et enfin de cette fraicheur et de cet éclat de la première jeunesse; ajoutez à cela cette florissante santé, fruit précieux de l'innocence, et un air de finesse et de bonté qui étoient peints dans tous les traits de ce joli visage. Telle étoit ANNETTE, lorsque sonna pour elle l'heure fatale qui devoit mettre un terme à ces jours sereins, à ces trop heureux instans pleins d'innocence et d'amour. Il y avoit une foire à *Warmbrunn.* » N'est-» il pas vrai, ANNETTE, lui dit AN-» TOINE, que tu viendras demain » avec nous? « Hm! lui répondit-

elle, en faisant signe que oui avec la tête, et elle prit entre ses lèvres une seconde épingle qu'elle tira de son fichu. Elle étoit à se déshabiller, et ANTOINE avoit trouvé le moyen de se glisser auprès d'elle, pour lui faire cette question dont il ne s'étoit pas ressouvenu de toute la journée. — ANNETTE, à quelle heure pars-tu? — À dix heures, ANTOINE; mais ma mère vient avec moi, et pour lors à peine pourrons-nous nous voir. Fais une chose! .... tâche de déterminer ta maman à y venir aussi, nous gagnerons un peu d'avance, et nous prendrons le sentier à travers les bruyères. Adieu, ANTOINE! il faut que je me couche. — Eh bien, tu as, ma foi, raison! bonne nuit, ma chère petite ANNETTE.

Le lendemain matin en effet ils se dérobèrent aux regards de leurs mères, et prirent, comme ils en étoient convenus, le petit sentier

qui conduit à *Warmbrunn*. Quand les deux mamans grondèrent, de ce qu'ils étoient arrivés une heure plus tard qu'elles, » c'est la faute » d'Antoine, dit Annette; tous les » dix pas il se sentoit fatigué, et » avoit besoin de s'asseoir. » — Tu devois le laisser là, et continuer ta route. — Ah maman! dit Annette, en regardant tendrement Antoine du coin de l'oeil, quand il est fatigué, je le suis aussi: .... pour dire les choses telles qu'elles sont, il ne s'agissoit point du tout de fatigue, mais c'est qu'Annette étoit ce jour-là plus ravissante que jamais. C'étoit au mois de Juillet, et il faisoit une chaleur excessive. En conséquence elle n'avoit pris qu'un simple corset de coton, et avoit une ou deux jupes de moins qu'à l'ordinaire, de sorte qu'on apercevoit toute la grâce et l'élégance de sa taille.

Dès le matin, en présence de sa mère, Antoine avoit eu les yeux constamment fixés sur sa petite cousine; mais, dès qu'ils eurent gagné ensemble le sentier, il s'arrêta près d'elle, mesura de ses deux mains le bas de cette taille élancée, la regarda en souriant, et lui dit: » je ne sais pas, ma chère Annette, » ce que tu as aujourd'hui! « — eh bien! qu'est-ce que j'ai donc? répondit-elle, triomphante. — Tu est toujours bien jolie, mais aujourd'hui ..... je ne sais pas quel changement tu as fait a ta parure, Annette, mais aujourd'hui tu es deux fois plus jolie encore, plus svelte, plus proportionnée, plus .... il est aisé de voir aujourd'hui que tu es belle et légère comme un oiseau, et élancée comme un peuplier. — cela vient de ce que je n'ai qu'un corset, et que j'ai pris deux jupes de moins. Mais quelle chaleur ne fait-il pas aussi! — Sais-tu, ma

petite ANNETTE; ce que je voudrois? qu'il fit toujours aussi chaud qu'aujourd'hui, parce qu'alors — il serroit sa cousine contre son coeur; elle rioit et vouloit continuer à marcher: alors ANTOINE se plaignoit de sa fatigue. Ils s'asseyoient un instant, et aussi-tôt il désiroit la revoir encore de bout. ils se levoient; il lui sembloit qu'ANNETTE couroit à toutes jambes, et il vouloit causer. Le moment d'après il étoit fatigué de nouveau, et s'asseyoit, et c'est ainsi qu'ils arrivèrent une heure plus tard à *Warmbrunn*, précisément parce qu'ANNETTE étoit légère comme un oiseau, et élancée comme un sapin.

Mais d'autres qu'ANTOINE devoient la trouver aussi jolie, qu'elle le lui paroissoit ce jour-là. Un certain Monsieur de LINDT s'amusoit à parcourir les groupes des jeunes paysannes des environs de *Warmbrunn*, qui entouroient les

boutiques de colliers, de ciseaux, de couteaux et de miroirs. Dès qu'il apercevoit un joli minois, il achetoit un collier de corail, ou une paire de ciseaux, lui en faisoit présent, causoit pour cela pendant quelques minutes avec la reconnoissante fillette, pinçoit ses joues rebondies, et prenoit plaisir à voir cette intéressante rougeur de la pudeur virginale, qui venoit les colorer.

Il se promenoit ainsi de boutique en boutique, jusqu'à ce qu'il arriva enfin à celle devant laquelle Annette rioit et folâtroit au milieu de neuf ou dix de ses compagnes. » Place, place! les beaux enfans, » cria-t-il aux jeunes paysannes. Celles qui étoient devant lui se rangèrent, et Monsier de Lindt se trouva, ravi d'admiration, vis-à-vis d'Annette. Il considéra attentivement sa figure, sa taille, fit quelques pas en arrière pour se rap-

procher de son ami, lui chuchota quelques mots à l'oreille, et dirigea aussi ses regards sur Annette, dont la beauté avoit fait sur son coeur une impression profonde et ineffaçable. Annette rougit, et se retira vers quelques autres de ses compagnes. » De quoi as-tu peur, » ma belle enfant? « Lui demanda Lindt, en s'approchant d'elle d'un air affectueux. — Je veux vous faire place, répondit-elle en riant. — Ce n'est pas toi que cela regarde, ma chère petite. Eh bien! qu'est-ce que tu comptois acheter là? .... En disant ces mots, il la conduisit auprès de la boutique. — J'ai déjà fait mes emplettes, dit-elle avec grâce. — Mais j'ai fait le voeu, moi, ma chère enfant, de donner aujourd'hui leurs étrennes à toutes les jolies filles que je rencontrerais. Choisis, ma bonne petite, tout ce qui te fera plaisir, et ce qu'il y a de plus beau. — Annette ne vou-

loit pas. Lindt la pria avec instance de ne pas lui refuser ce plaisir, elle rougit, et choisit un lacet.

Mr. de Lindt y joignit le plus joli collier de corail, et une pièce de ruban de soie, et força Annette de les accepter. Elle les prit à contre-coeur, mais elle les donna sur le champ aux deux filles qui se trouvoient à côté d'elle, en disant avec grâce : » maintenant il me » reste le lacet, et cela me suffit. »

Ma belle petite, lui dit Mr. de Lindt, donne moi un baiser, et je t'achète toute la boutique. A ces mots les autres filles partirent d'un grand éclat de rire. Annette seule ne rit pas ; sa figure porta aussi-tôt l'empreinte de ce qui se passoit dans son ame, elle rougit jusqu'au blanc des yeux. La fille qui étoit dans la boutique, lui cria, en riant : » Allons, » petite, donnez bien vîte un baiser » à Monsieur ; vous n'aurez pas une » autre fois ma marchandise à si bon

» marché. « — Je vous céde volontiers cet avantage, Mademoiselle, dit ANNETTE en lançant sur elle un regard irrité. Elle remit alors le lacet sur la table, et s'en fut.

Mr. de LINDT ne savoit trop qu'en penser; il suivit ANNETTE des yeux, et, prenant le bras de son camarade, il lui demanda ce qu'il en pensoit lui-même. — C'est tout bonnement une fille qui sait qu'elle est jolie, répondit celui-ci; et ils cherchèrent l'un et l'autre à ne pas perdre ANNETTE de vue.
» Vois, reprit LINDT, vois cette
» charmante figure! examine cette
» démarche légère! as-tu jamais
» rien vu de plus accompli? Et
» de grâce, considère donc cet
» ajustement, comme il prend bien
» la taille, comme il dessine agréa-
» blement les formes? regarde s'il
» y a ici une seule paysanne vêtue
» de la sorte. « — Elle sait bien qu'elle est jolie, je t'en réponds. —

Et le son de sa voix, la manière dont elle s'exprime, la délicatesse de ses réponses, son aimable courroux. — Eh grand Dieu! c'est qu'on lui a déja dit qu'elle étoit jolie. — As-tu remarqué cette main potelée, et blanche comme neige? — C'est la fille d'un tisserand, et ce métier ne les expose ni aux ardeurs du soleil, ni a aucuns travaux pénibles. — Et cette belle chevelure blonde, ce cou si blanc, si arrondi! je n'ai rien vu de pareil de ma vie. Cet air de finesse, de bonté et d'innocence dont tous ses traits portent l'empreinte. .... Oh! je voudrois que cette fille .... — Je te devine; tu voudrois que ses traits ne portassent pas si fort l'empreinte de l'innocence? — Veux-tu que je te fasse part de mes soupçons? Je ne puis pas me persuader que ce soit une paysanne. — C'est peut-être une princesse enchantée; tiens, regarde seulement toi-même! (dans

ce moment-là Annette étoit à côté d'Antoine et lui donnoit amicalement la main). Le jeune paysan à qui elle donne la main d'un air si affectueux, continua le compagnon de Lindt, pourroit fort bien être un chevalier déguisé, qui est amoureux de la princesse. — Il faut que je demande à ce personnage-là qui elle est. Viens-t-en.

Le hasard fit que dans cet instant Annette fut entourée d'un groupe de jeunes filles, et qu'Antoine se trouva seul. Lindt se hâta d'aller vers lui. » Écoute, mon » ami, lui dit-il en l'abordant; » qu'est-ce que c'est que cette fille » avec qui tu parlois, il n'y a qu'une » minute. « A cette question, Antoine regarda fixément le gentilhomme. Il lui parut étrange que quelqu'un d'aussi jeune mit tant d'empressement à prendre des informations sur le compte d'Annette. Il lui tira son chapeau, et

lui demanda d'un air soupçonneux: » pourquoi est-ce que vous voulez » le savoir? « — Lindt, qui commençoit a perdre Annette de vue, lui dit d'un ton d'impatience: » je » te demande ce que c'est que » cette fille? « Antoine répondit encore comme la première fois: » pourquoi est-ce que vous voulez » le savoir. « Lindt eut alors recours à un subterfuge et lui dit: » je n'ai pas besoin de le savoir » moi-même, et pouvû que tu » le saches, cela suffit. Cette fille » a oublié un mouchoir de soie » dans cette boutique là-bas. « Antoine ayant alors suivi Mr. de Lindt à la boutique, celui-ci se fit donner bien vîte un mouchoir de soie, et chargea le jeune paysan de le porter à Annette. » Où » est-elle donc? « lui cria-t-il; mais Antoine avoit déjà disparu. Il fut de retour avant cinq minutes, rendit le mouchoir à Mr. de Lindt,

ôta son chapeau et lui dit en ricanant: » la fille avec laquelle je » parlois n'a rien oublié ici, si ce » n'est de vous dire qu'elle vous » prie d'être bien persuadé qu'elle » est sensible aux outrages; et, » maintenant que vous le savez, » elle n'a plus rien a vous dire. » Antoine disparut aussi-tôt. En vain Lindt employa-t-il deux grandes heures à tâcher de découvrir Annette; elle avoit deja repris la route de Brombach avec sa mère et sa tante. Antoine doubla le pas pour les joindre, et à peine eut-il gagné avec son Annette le sentier du matin à travers les bruyères, que déja il avoit entièrement oublié Mr. de Lindt et ses présens, ne voyoit plus au monde que sa charmante cousine, et ne s'entretenoit que du joli ajustement qu'elle avoit ce jour-là.

Dix fois dans la soirée, Lindt témoigna son depit de n'avoir pu

rien découvrir sur le compte de la belle paysanne, qu'il sentoit être nécessaire a son bonheur; dix fois il réfléchit aux réponses d'ANNETTE et d'ANTOINE. Leur ton à l'un et à l'autre n'étoit pas celui de paysans, il y avoit trop de délicatesse dans leurs réponses. La belle ANNETTE fut présente sans cesse à son imagination pendant huit grands jours; mais, faute d'aliment, l'impression qu'elle avoit laissé dans son ame s'effaça peu-à-peu, et il n'en seroit pas resté la plus légère trace au bout de la quinzaine, si toutes les jolies personnes qu'il rencontrait sous l'habit de paysanne, ne fussent venues rappeler ses premières sensations.

Mr. de LINDT étoit un très-riche gentilhomme du fonds de la Westphalie, il avoit reçu une excellente éducation, et c'est à cette éducation qu'il étoit redevable de toutes les vertus qui lui restoient, car ce

n'étoit pas de sa faute s'il en avoit quelques-unes encore. Il faisoit partie de cette secte de philosophes, qui, par excès d'amour pour toute l'humanité, se mettent peu en peine de ce qu'ils doivent aux individus. Son coeur étoit bon, généreux et sensible; mais sa tête, remplie d'extravagantes chimères, jouoit souvent à son coeur des tours perfides; et ce qu'il y avoit de pis, c'est que par amour propre il s'en rapportoit à sa tête, et regardoit les sentimens de son coeur comme de puériles visions. Il avoit été en Suisse, y avoit beaucoup entendu parler des montagnes de la Silésie, et en avoit entrépris le voyage. La quantité de Dames Silésiennes qu'il avoit trouvées à *Warmbrunn*, l'avoit engagé à s'y arrêter. Il ne se baignoit pas, parce qu'il se portoit bien; il ne se livroit pas aux excès, parce qu'il vouloit continuer à se bien porter. Quant au reste

de son caractère, nous le verrons se développer dans le cours de cette histoire.

Ce n'a pas sans doute été la volonté de Dieu, disoit le maire au maître d'école, qu'Antoine devint quelque chose de plus que son père. — » Cela n'est pas décidé » encore; il n'a que dix-neuf ans. « Sa belle-soeur en disoit autant d'Annette, et elle ajoutoit même: » cette fille est déja parvenue à » tout son accroissement, et ce- » pendant il ne s'est présenté au- » cune personne de distinction pour » elle. « — Cela n'est pas décidé encore, répondit de nouveau le maître d'école; les choses arrivent souvent au moment où l'on s'y attend le moins. — Le pasteur, qui s'intéressoit fort au bonheur des deux jeunes gens, étoit persuadé que la volonté du ciel étoit de les rendre heureux l'un par l'autre. Il remit en conséquence sous les yeux

des parens combien tout avoit concouru, dès leur plus tendre enfance, à confondre les ames de leurs enfans et combien, avec des vues toutes différentes, ils avoient contribué eux-mêmes à favoriser leur amour, et ensuite il finit par leur dire: » Dieu a mieux fait que » vous ne pensiez, car ils réunis- » sent tout ce qui peut rendre heu- » reux dans ce monde; santé, juge- » ment, vertu, amour mutuel, for- » tune, estime générale, et, ce qui » est préférable a tout, une bonne » conscience. «

S'il plaît à Dieu de les réunir, je ne m'y oppose point dit le maire, qui étoit un peu revenu de ses belles chimères sur le compte de son ANTOINE; et sa femme fit, d'un air important, un signe de tête de demi-approbation. » Mais si c'est » la volonté de Dieu, comme le » prétend Monsieur le pasteur, dit » en soupirant la mère d'ANNETTE

» sans lever les yeux ..... cela doit
» se montrer cependant, que telle
» est sa sainte volonté. — Comment
» donc se montrer, dit le pasteur
» avec un peu d'amertume; ces
» jeunes gens s'aiment, sont du
» même état, ont tous les deux
» une bonne santé, de la fortune,
» du jugement et de la vertu: com-
» ment Dieu peut-il manifester sa
» volonté d'une manière plus claire
» et plus sensible? Faut-il donc
» attendre qu'ils donnent un scan-
» dale à la communauté, et qu'ils
» anticipent sur leur mariage? Mère
» *Stahl!* mère *Stahl!* il ne faut pas
» y mettre d'entêtement. » — Eh
mon Dieu, Monsieur le pasteur,
reprit-elle, je n'ai pas dit non;
aussi bien c'est le fils de mon beau-
frère, et je ferai pour lui ce que
je ne ferois pas pour un autre.

A dater de ce jour-là, les pa-
rens d'ANNETTE prirent sérieuse-
ment en considération la proposi-

tion du pasteur, et convinrent entr'eux de donner leur fille à ANTOINE, s'il ne se présentoit pas un parti plus distingué. Ils ne tardèrent même pas à faire quelques ouvertures à ce sujet au maire et à sa femme, et ceux-ci ne voyant pas de motif de s'y opposer, l'affaire fut comme arrêtée. Cependant il restoit un furieux poids sur le coeur de la mère d'ANNETTE. Elle avoit réfléchi plus attentivement à ce qu'avoit dit le pasteur, à ce scandale que les jeunes gens pourroient donner un jour a la communauté. Elle fit part de ses sollicitudes à son mari, et il fut convenu qu'on mettroit quelques bornes à la fréquentation trop intime des deux jeunes gens.

En conséquence la maman chercha à sonder les replis du coeur d'ANNETTE. Ecoute, ma fille, lui dit-elle; tu .... tu as .... tu aimes le

cousin ANTOINE? Oh oui, maman, vous le savez bien. Je l'aime de tout mon coeur. Vous savez bien qu'il me donneroit sa vie, si je la lui demandois. Oh mon Dieu, maman! ce n'est rien encore que sa vie. Il m'est impossible de vous faire comprendre combien ANTOINE m'aime. Il m'aime tant, tant! il a actuellement une pie sans que personne le sache; je le sais cependant, moi. La nuit il se prive de son sommeil, car il n'a pas le tems pendant le jour, et il apprend a sa pie a dire: *Annette, je t'aime bien!* il croit que je ne le sais pas; mais je me lève toutes les nuits, je m'approche de la fenêtre, et la j'écoute les leçons qu'il donne à la pie jusqu'à ce qu'il aille se coucher; et quelquefois, ma bonne maman, pendant que je suis là, je ne puis m'empêcher de pleurer, quand je songe qu'il passe la nuit sans dor-

mir, à cause de moi; le pauvre garçon! «

A ces mots les yeux d'ANNETTE se remplirent de larmes; mais tout-à-coup sa figure s'épanouit, et elle ajouta avec une gaieté ingénue: » de mon côté j'ai commandé à » *Warmbrunn* une petite man» geoire en verre, sur laquelle on » doit écrire: *Antoine, je t'aime* » *bien!* et je veux la pendre en » cachete à la cage de la pie; et » quand il verra cela, quand il » verra cela! (à ces mots elle se » mit à sauter autour de la cham» bre). Ecoutez encore; dernière» ment, un jour que ..... «

— ANNETTE, en voila assez! je n'ai pas de peine à croire que vous vous aimez. Ecoute-moi maintenant. Nous ne nous opposons pas, ni les parens d'ANTOINE non plus, à ce que vous vous aimiez; mais ....

— Je le crois bien que vous ne vous y opposez pas que nous

nous aimions; c'est une chose que personne ne peut empêcher, pas plus vous que les parens d'Antoine. Ses parens peuvent bien lui defendre de faire telle ou telle chose; mais ce n'est rien faire que de s'aimer, maman. C'est je ne sais quoi, qui se tient là dans le coeur et dans la tête. C'est tout comme si ses parens vouloient lui défendre de respirer, ou quelque chose de pareil: cela va toujours, sans qu'on y puisse rien; et vous savez bien, maman, que quand on veut retenir son haleine, elle n'en va que plus vîte et plus fort ensuite. Ce seroit en pure perte; eh bien, il en est tout de même de l'amour; car, quand Antoine alla dernièrement à *Sprottau* et qu'il revint, ah quel plaisir! parce qu'il y avoit trois jours que nous n'avions pu nous voir. Je fus au devant de lui jusqu'à *Hirschberg;* il y arriva, et nous courumes dans les bras l'un de

l'autre en poussant un grand cri. Ensuite je fus honteuse, car les gens étoient debout sans rien dire, et regardoient. Tenez, maman, il ne pouvoit pas s'arracher de mes bras, ni moi me séparer de lui. Nous étions-la, nous pleurions, nous rions, et sans savoir de quoi. Ah, dans ce moment j'aimois ANTOINE! je l'aimois, comme si je ne l'avois jamais aimé auparavant, et si ce jour-là il m'avoit dit: » il » faut nous jeter dans le *Bober*, » je m'y serois précipitée à l'instant avec lui. Ensuite, quand nous.....

— C'est bon ANNETTE, c'est bon vous faites bien de vous aimer, il n'y a pas de mal à cela... Quoique vos parens pussent pourtant bien vous le défendre, s'ils vouloient.

— Pouvoir, Maman, vraiment oui! que ne peut-on pas? mais ANTOINE et moi, nous ne pourrions pas obéir. C'est là qu'est le

noeud de l'affaire, de savoir si les parens peuvent défendre quelque chose d'impossible. Car, Maman, comment est-ce qu'il faudroit m'y prendre pour ne pas aimer ANTOINE? Quand je le vois, mon coeur tressaille, et mes yeux pétillent de plaisir. C'est ce que j'ai déjà éprouvé, une certaine fois que je voulus faire semblant d'être fâchée contre lui. Je baissai les yeux pour ne pas même le voir, autrement il n'y auroit pas eu moyen. Alors il s'inclina tout-à-fait bas pour que je l'apperçusse, car il me connoît trop bien; mais, quand je vis cela, je les fermai entièrement. Que fit-il? Il dit: ANNETTE! ce seul mot: ANNETTE! et cela m'entrouvrit les yeux, et malgré moi je fus obligé de le prendre dans mes bras. Ah l'amour, Maman! il n'y a pas de remède à cela dans le monde. Quand j'entends sa voix, il faut que j'y coure.

Oui, Maman, si vous vouliez m'empêcher d'aimer ANTOINE, il faudroit commencer par me tuer; car autrement je ne crois pas que vous en vinssiez à bout. Voyez . . . .

— Eh ma fille, laisse-moi donc parler à mon tour ; ta langue tourne toujours comme la roue du moulin. Eh bien donc, vous pouvez vous aimer; à la bonne heure! mais.... voyez donc, cette diable de petite fille! Je ne sais plus, Dieu me pardonne, ce que je voulois dire. Eh bien donc, vous pouvez vous aimer, mais il faut cependant que vous changiez un peu de conduite. Vous êtes trop familièrement ensemble, et j'exige plus de retenue à l'avenir Tiens, ANTOINE le soir ANNETTE vient encore te trouver dans ta chambre; cela ne convient pas. Tu t'habilles et tu te deshabilles devant lui, et cela n'est point du tout décent. Ce n'est pas tout; dès le matin, il court auprès de toi avant

que tu sois levée..... que veux-tu que les gens pensent?

— Eh Maman! ne vous embarrassez pas de cela; nous n'en dirons rien à personne.

— Nos ouvrières le voient bien, et elles l'entendent monter dans ta chambre.

— Oh bien, Maman! une autre fois il montera sur la pointe du pied; je vous promets de le lui dire.

— Fi donc, te dis-je! il ne faut plus qu'il monte dans ta chambre jamais. Cela ne convient point.

— Eh bien, ma chère Maman, j'y consens, puisque vous le voulez. alors il faudra que je donne à manger moi-même à mon rossignol; car c'est ANTOINE qui lui donne à manger tous les matins, et moi je m'habille, pendant qu'il met des petites branches vertes dans la cage, et qu'il lui jette des vers de farine. Il faudra

à présent que je me lève de meilleure heure, mais c'est égal.

— Il ne lui est pas plus permis d'aller te trouver le soir que le matin, au moins ; entends-tu bien cela, Annette ?

— A la bonne heure; cela encore; puisqu'il le faut. Comme cela nous resterons assis plus long-tems à côté l'un de l'autre le soir devant la porte, et je pincerai de la harpe pendant le jour, quoique cela lui fasse cependant bien plus de plaisir dans l'obscurité, et quand tout est tranquille.

— Désormais il vous est défendu aussi d'aller vous promener seuls.

— Quoi, Maman! mais quel mal y a-t-il donc à cela? est-ce que tout le monde ne va donc pas se promener, depuis le plus petit jusqu'au plus grand? et pourquoi pas se promener? » . . . . les

beaux yeux d'Annette étoient noyés de larmes.

— Parce que vous courez toujours seuls dans la montagne, ou que vous vous fourrez dans les bois, dans des endroits où personne ne passe. Les gens ne savent que penser de ce que vous y faites.

— Ce que nous y faisons? oh, mon Dieu! nous nous asseyons, Antoine joue de la flûte, et moi je chante; ou bien nous nous racontons quelque petite histoire, ou bien nous lisons. — Eh qu'est-ce que nous pourrions donc faire, ma chère Maman? nous ne nous embarrassons jamais ni des uns ni des autres.

— Point tant de paroles, Annette; cela ne me convient pas, tout est dit. Reste tranquille auprès de nous, là où nous sommes.

— Mais, Maman, Antoine et moi nous avons tant de choses à nous dire en particulier.

— Mais qu'est-ce que vous avez donc tant à vous dire, Annette? parle, voyons!

— A nous dire? il est bien vrai que nous pourrions parler de tout cela, quand même tout le village y seroit; mais ..... en un mot, Maman; il faut que nous soyons seuls, Antoine et moi, pour être contens. J'ai beau retourner cela de toutes les manières, il faut àbsolument que nous soyons seuls.

— Et c'est précisément-là ce qui ne doit pas être, car il pourroit t'en arriver malheur à la fin. Tu es une bien brave fille, mais que d'honnêtes filles l'occasion et le tête à tête ont déjà rendu malheureuses! — Annette faisoit de grands yeux en regardant sa mère; son innocente simplicité n'entendoit rien à ces dernières paroles. — Quel est donc ce malheur, Maman, demanda-t-elle?

— Belle question! le tems et les momens ne sont pas toujours les mêmes. Qui se confie aisément est aisément perdu, car nous sommes tout de chair et d'os: tu pourrois finir un jour par être trop confiante avec ANTOINE.

— Il n'y a pas de malheur à cela maman; je ne puis pas être dans une plus grande intimité avec ANTOINE que je ne le suis à présent. Je lui dis tout, je lui confie tout. Vous pouvez m'en croire, ma chère Maman.

— Pas tant de raisons, ANNETTE, il vous est défendu de vous voir seuls à l'avenir. Nous, qui sommes vos parens, nous n'entendons pas que cela soit; et si tu n'y mets bon ordre, si je vous attrape encore une seule fois ensemble, sans que ton père ou moi nous soyons présens, je t'en préviens, ANNETTE, ANTOINE prendra sur le champ la route de *Sprottau*

pour aller trouver son cousin, et vous ne vous reverrez de votre vie. Ton oncle, le maire, l'a juré, et tu n'as qu'à t'arranger en conséquence.

ANNETTE étoit immobile et pâle comme la mort devant sa mère; des larmes sillonnèrent ses joues et elle éleva ses grands yeux bleus vers le ciel, comme pour le prendre à témoin de la rigueur dont on usoit envers elle. Sa mère aperçut ce regard douloureux, et il lui perça le coeur. ANNETTE, lui dit-elle avec tendresse, si tu es sage et obéissante, tu diviendras la femme d'ANTOINE, et alors vous pourrez être seuls ensemble nuit et jour. Elle s'éloigna, pour n'en pas dire davantage; et ANNETTE demeura immobile à sa place. Ne pas se voir dutout seuls, et se voir sans cesse nuit et jour; telles étoient les deux idées qui se présentoient continuellement à son esprit. Fem-

me d'Antoine! déjà elle s'étoit bercée plus d'une fois de cette chimère, mais uniquement par instinct et sans s'arrêter à aucune idée. Aujourd'hui au contraire on lui en offroit la perspective si rapprochée, et il n'en coûtoit pour y parvenir que d'être obéissante pendant quelque temps; de se résoudre pendant quelque temps à ne pas voir Antoine, qu'il lui étoit déjà défendu de voir seul, sous peine de le perdre sans retour à *Sprottau* Ces idées, qui l'intéressoient si vivement, s'emparerent entièrement de son ame, et avec une telle force qu'elle prit la ferme résolution de ne plus revoir Antoine sous aucun prétexte, de peur d'être séparée de lui pour toujours; jamais elle n'avoit vu prendre à sa mère un ton aussi sévère. Plus son amour pour Antoine étoit ardent, plus elle redoutoit de le voir. Elle frissonnoit à la seule idée qu'il

pouvoit venir. Bientôt la femme d'Antoine; son amour lui interprêtoit ce *bientôt*, et elle étoit invariablement résolue à obéir à sa mère, quoiqu'il pût lui en coûter. Toute remplie de ces idées, elle se mit à la fenêtre qui étoit ouverte.

Dans un clin d'oeil Antoine fut au dessous de la fenêtre, et s'élança pour y monter . . . et que fit la pauvre *Annette*? Elle la ferma bien vîte, comme si elle eût vu venir un serpent. Antoine redescendit, espérant qu'elle alloit l'ouvrir; mais, vaines espérances! Elle resta fermée, et ayant vu Annette s'essuyer les yeux avec son tablier, et regarder furtivement à travers la fenêtre, il ne fit qu'un saut dans la maison, et de là dans la chambre de sa cousine. Antoine, cria-t-elle tout effarée, il m'est défendu de te voir! en disant ces mots, elle se réfugia précipitamment

ment dans la chambre voisine, et ANTOINE de la poursuivre; elle s'élança dans la cuisine, ANTOINE l'y suivit, et successivement ils firent ainsi deux ou trois fois le tour de la maison. Ils poussoient les portes si rudement que toutes les vitres en trembloient. ANNETTE! crioit ANTOINE, en ouvrant une porte. Cela m'est défendu! s'écrioit-elle en fermant sur lui celle de la chambre voisine. La mère d'ANNETTE accourut au bruit, et la fillette se déroba plus vîte encore, et n'en cria que plus fort. Enfin la mère d'ANNETTE ayant tenu ferme la porte par où elle vouloit s'échapper, ANTOINE l'attrappa par sa jupe.

— Mais, ma bonne petite ANNETTE, de quoi pleures-tu? — Maman, s'écria ANNETTE, il me tient . . . La mère comprit de quoi il étoit question, et ordonna à AN-

toine de lâcher sa cousine. Il la laissa aller. Écoute, mon enfant, lui dit-elle d'un air très-sérieux; cette grande intimité avec Annette ne me convient point du tout, et qu'il n'en soit plus question. Annette ne doit plus te voir; entends-tu? et que cela suffise, sans tant de paroles. Passe-moi la porte bien vîte, te dis-je! — Annette fondoit en larmes. Antoine, tout ébahi, regarda fixément la mère et la fille; et s'en alla sans en demander davantage. La mère croyoit qu'Annette l'avoit prévenu de tout, et la pauvre enfant étoit si préoccupée de la crainte de le voir partir pour *Sprottau*, qu'elle n'avoit pas eu le courage de lui rien dire. Quand il fut sur le seuil de la porte, elle lui cria pour le consoler: Antoine . . . *et ensuite nous nous marierons.*

Antoine resta quelque tems immobile devant la porte comme

un insensé. Les derniers mots d'Annette, au lieu de fixer ses idées, lui rendoient cette énigme plus incompréhensible encore. Ne pas se voir, et cependant s'épouser! envain se mit-il la tête à la torture pour débrouiller ce cahos. Toute la journée il se tint devant la fenêtre d'Annette, et l'attendit avec une patience infatigable. Elle, de son côté, se tenoit avec la même constance au milieu de la chambre, et regardoit de-là par la fenêtre. Ils ne pouvoient se voir de part et d'autre que le front. Annette s'oublia et s'approcha davantage, et alors Antoine lui fit signe avec la main et un regard où étoit peinte toute la tristesse de son ame. Annette se retira dans un coin, et l'on eût dit qu'elle alloit être suffoquée par ses sanglots.

Vers le soir la patience d'ANTOINE étoit tout-à-fait à bout; car il avoit eu beau pleurer, rire, faire des signes de la main et de la tête, et rien n'avoit pu engager ANNETTE à se mettre à la fenêtre. Il fit encore un dernier essai. Quand il fut tout-à-fait tard, il prit sa flûte, s'établit vis-à-vis de la chambre d'ANNETTE, et joua d'un ton langoureux tous ses airs les plus touchans. Il entendit ANNETTE sangloter, et l'aperçut même qui regardoit à travers les rideaux; mais elle s'éloigna aussi-tôt de la fenêtre, lorsqu'il vint au pied du mur. et que les yeux, tendrement tournés en haut, il appela tout doucement, ANNETTE! à la fin il se tut, car ANNETTE éteignit sa lumière: il l'entendit marcher encore quelque temps, et puis tout fut calme. Son père l'appela, il fut obligé de rentrer. L'horloge sonna minuit, qu'il étoit encore à la fenêtre. Il en ar-

rivera ce qui pourra, dit-il en lui-même l'instant d'après, et à l'instant il enjambe la croisée, descend, avec la légéreté d'un chat, le long des appuis de la treille qui étoit appliquée contre le mur, porte à petit bruit une échelle devant la fenêtre de la chambre d'ANNETTE, et le voilà qui y grimpe. A peine sa tête fut-elle parvenue au niveau de cette fenêtre qui étoit ouverte, qu'il entendit la voix d'ANNETTE tout près de son oreille, et qu'il sentit sa main et son haleine contre ses joues. — « Grand Dieu, ANTOINE! que...... fais-tu donc?

Il avoit été tout aussi impossible à ANNETTE, qu'à son cousin de s'endormir. Elle avoit éteint sa lumière, s'étoit couchée presqu'aussitôt, mais relevée l'instant d'après tout doucement, en entendant ouvrir la fenêtre d'ANTOINE. Elle le vit descendre le long de la treille, et, le coeur palpitant d'inquiétude

et de joie, elle devina à l'instant son projet. Alors elle prêta attentivement l'oreille, pour voir si tout étoit bien calme dans la maison et fut transportée d'aise quand elle entendit appliquer l'échelle contre le mur. Antoine grimpa tout de suite. Elle prit la ferme résolution de le renvoyer; mais ses mains caressoient déjà les joues de son cousin, dès le premier instant qu'elle put parvenir jusqu'à lui. Elle ne voulut cependant pas lui permettre d'entrer; » pourvu toutefois que l'échelle soit bien assujettie, dit Antoine, et aussi-tôt elle se hâta de lui faire place de peur qu'il ne vînt à tomber. » Entre donc, maudit audacieux. » Transporté de joie, Antoine s'assied sur la fenêtre, s'élance légèrement dans la chambre, et le voilà dans les bras tremblans d'Annette.

— A présent, ma bonne petite

cousine, dis-moi donc bien vîte pourquoi je ne dois plus te voir? — ah! mon cher ANTOINE, si quelqu'un t'avoit entendu . . . . Elle le cacha contre son sein, et lui la serra avec plus de transport qu'il n'en avoit jamais ressenti. ANNETTE vouloit réparer le tems perdu. Leur entretien n'étoit que baisers ardens, et soupirs tout de flamme. Ils n'osoient proférer un seul mot de peur de se trahir, et ils y suppléoient par de brûlantes caresses. Le mystère tenoit étendues sur eux ses ailes, qui provoquent si vivement à la volupté. C'en étoit fait sans doute, mère inconsidérée, si un heureux hasard n'étoit venu à leur secours. En élevant l'échelle, ANTOINE l'avoit placée tout de travers, de manière que le plus léger mouvement suffisoit pour déterminer sa chûte. Le chien de basse-cour avoit suivi son maître, et se tenoit au bas de l'échelle

parlaquelle. Il l'avoit vu monter. Impatient de son retour, il mit ses pattes sur le premier échelon, et l'échelle, après avoir raclé le mur, tomba jusqu'à terre avec un fracas horrible.

L'Echelle! s'écrièrent-ils tous les deux, saisis d'effroi, et éveillés en sursaut du dangereux silence auquel ils s'étoient abandonnés; ils regardèrent tristement au pied du mur, mais l'échelle étoit gissante sur le terrain, et ANTOINE se trouvoit pris. Que vais-je faire à présent, dit-en soupirant ANNETTE? Elle eut à peine le tems de prononocer ces mots, qu'ils entendirent au dessous d'eux la voix du père. Sa fenêtre s'entrouvrit — « je ne sais pas ce que c'est, il est tombé quelque chose. » Il s'avança alors davantage pour regarder plus près du mur. « Une échelle, femme! il n'y a pas de voleurs ici cependant, que je sache. » C'est

« ce coquin d'Antoine, cria la mère : « il est auprès d'Annette ! vois-tu bien, c'est comme cela qu'ils s'y pren- « nent ! vois-tu si j'avois raison ? » — Antoine et Annette entendirent distinctement leurs parens mettre à la hâte leurs pantouffles ; et ils trembloient de tous leurs membres comme deux criminels.

Antoine, lui dit-elle douloureusement tout bas, nous sommes perdus ; où vais-je te cacher ? Sois tranquille Annette, répliqua-t-il d'un air déterminé ; mets-toi au lit et dors. Il s'assit sur l'accoudoir de la fenêtre, saisit d'une main assurée la branche d'un sureau qui étoit près de la maison, et s'élança hardiment dans l'arbre. Annette resta à la fenêtre jusqu'à ce qu'elle l'eût vu en sûreté ; alors elle courut à son lit, et elle ronfloit déjà de toutes ses forces quand ses parens ouvrirent la porte. Ils cherchèrent dans tous les coins

avec la chandelle, et regardèrent ensuite par la fenêtre. Non, tu lui as fait tort, dit le père à sa femme. — J'ai entendu marcher, j'en suis sûre, depuis que nous sommes levés, répondit la mère. Va-t'en chez le beau-frère pour voir si Antoine est dans son lit. Il y a quelque chose d'extraordinaire là-dessous. — Ils y furent de ce pas. Antoine se pencha aussi-tôt de l'arbre vers la fenêtre, et cria à sa cousine: Annette! à dimanche dans la montagne, à la cabane en question . . . Celle-ci, glacée de crainte, le lui promit. — Ne crains rien, ajouta-t-il, je serai couché, avant que mon père ait ouvert la porte, et en effet il tint parole. Pendant que les parens d'Annette frappoient à la porte de son père, il grimpa le long de la treille, et il arriva à son lit au moment où ils entrèrent dans la maison. Le *Maire* fut fort tenté de se fâcher

de cette esclandre, et l'on finit par se rassurer de part et d'autre, quoique personne ne pût comprendre d'où étoit venue cette échelle.

Le lendemain on eût dit, à voir l'air innocent d'ANNETTE et sa surprise, qu'elle avoit appris l'art de mentir avec grâce, et le succès de cette première tentative l'encouragea à être exacte au rendez-vous dans la montagne, qu'ANTOINE lui avoit donné pour le dimanche suivant, et auquel elle n'avoit encore osé songer sans frémir. C'est ainsi que l'imprudence de la mère porta la première atteinte à la pureté de cette ame innocente. Le dimanche arriva. Sans paroître préoccupée d'aucune espèce de projet, ANNETTE fit, avec une des ouvrières de la maison, la partie d'aller à *Hain*, petit hameau situé dans la montagne, et ANTOINE, de son côté, en arrangea une pour *Warmbrunn* avec un petit paysan du

village. ANNETTE prit à gauche et ANTOINE à droite. La mère fit, par sa petite fenêtre, un geste amical à ANNETTE et a sa compagne, et se mit pieusement à lire quelques passages de la bible dans un grand in *folio*, toujours gissant sur la table.

Arrivée derrière le village, ANNETTE céda son ouvrière au compagnon d'ANTOINE, et prit celui-ci en échange. Alors ils grimpèrent dans la montagne, pour aller rendre visite à leur vieux ami ZINK; c'est ainsi que s'appeloit le vieillard, habitant, de la cabane, chez lequel ANNETTE et ANTOINE avoient coutume d'aller tous les dimanches pendant l'été. Ils étoient là si bien seuls, si isolés de tout le reste de l'univers! C'est au hasard qu'ils avoient été redevables de leur connoissance avec le bon vieux ZINK. Un certain jour d'été entrêmement chaud, ce brave homme re-

venoit d'un village où il avoit été faire ses petites provisions. Le pauvre malheureux succomboit presque sous le fardeau, qu'il vouloit porter sur la montagne, qui étoit très-escarpée. Il posoit sa corbeille tous les dix pas, s'asseyoit à côté, essuyoit la sueur qui ruisseloit de son front, mesuroit de l'oeil la hauteur qui lui restoit encore a gravir, et poussoit un soupir douloureux.

Annette, l'excellente Annette, fut frappée de ce spectacle, s'arrêta, ne put s'empêcher de soupirer aussi, et courut vers le vieillard, au moment où il s'efforçoit de soulever son fardeau. « Laissez-moi « vous aider, bon père » lui dit-elle. En même temps elle prit dans son tablier une partie des provisions: Antoine se chargea d'une autre, on ne laissa que la plus légère au vieillard, et de la sorte ils gravirent gaiement tous les trois

la montagne; parvenus à la demeure du vieux ZINK, ils y entrèrent. Le bon homme n'eut rien à leur offrir qu'un verre d'une eau limpide qui sortoit du rocher, mais il le fit avec tant d'empressement et de bonté qu'elle leur parut préférable au meilleur vin. ANNETTE et ANTOINE donnèrent au vieillard quelques pièces de monnoie qu'ils avoient sur eux, et, malgré la différence d'âge, ils se vouèrent tous les trois, dès ce moment, attachement et mutuelle confiance. Depuis lors, ils ne manquoient pas d'aller voir le vieux ZINK tous les dimanches, et lui portoient chaque fois un petit présent; celui-ci, de son côté, avoit toujours soin de préparer pour ses deux bons amis un grand plat de lait bien frais, et le leur apportoit dans l'endroit où ils étoient assis, avec des yeux qui brilloient de sensibilité et de reconnoissance. Quand ils avoient envie de causer avec lui,

il leur faisoit des histoires de la guerre de *Sept ans* où il avoit servi dans l'armée Autrichienne, mais dès le moment qu'ANTOINE prenoit ANNETTE sur ses genoux, il se mettoit sur le champ à travailler à son rouet ou à son filet pour les truites, se contentoit de jeter de tems en tems un regard joyeux et plein de tendresse sur l'aimable couple, et ne disoit plus un seul mot. Il alloit les chercher dans le bois, lorsqu'il étoit tems de s'en aller, ou qu'il y avoit apparence prochaine de pluie; car, une fois occupés à causer ensemble, ANNETTE et ANTOINE ne faisoient plus attention à rien.

C'est encore chez le vieux ZINK qu'étoit le rendez-vous cette dernière fois-ci, mais il fut impossible à ANNETTE de rien raconter à son cousin pendant la route, parce qu'il falloit se débarrasser auparavant de l'ouvrière et de son com-

pagnon. Le bon vieillard ne tarda pas à venir au devant d'eux et il n'y eut pas moyen encore. Arrivés enfin dans le haut, ils se glissèrent bien vîte dans une grotte taillée dans le roc, et dont l'entrée étoit recouverte par d'épais buissons.

— Eh bien, ma bonne Annette, tel fut le début d'Antoine, et en même tems il appliqua un tendre baiser sur la bouche de sa petite cousine.

— Eh bien, dit-elle, ma mère a commencé par me demander si je t'aimois. J'ai répondu: oui. Elle ne vouloit pas trop le croire, ou je ne sais pas quoi; alors, je lui racontai que toutes les nuits, tu .... Annette se tut, et se donna un petit coup sur la bouche, comme pour se reprocher son indiscrétion.

— Eh bien, Annette! toutes les nuits? quoi donc?

Oui, que toutes les nuits, eh bien oui.....que tu dors toutes les nuits, et que tu rêves à moi.

C'est bien, vrai, ma chère Annette, tu as raison; je rêve à toi toutes les nuits. Mais qui est-ce qui t'a donc dit cela? Je ne t'en ai jamais parlé encore.

Oh! je le sais. Moi aussi, je rêve a toi toutes les nuits, Antoine. Tiens, encore la nuit dernière........ Alors Annette raconta à son cousin un songe dans lequel elle s'imaginoit être sa femme, et à son tour celui-ci lui fit part de tous ceux dont il se souvenoit, et ils en vinrent enfin à ce fameux jour où la mère avoit fait des défenses si rigoureuses. Ils se mirent tous les deux la tête à la torture pour en deviner le motif, mais sans pouvoir y parvenir. Antoine déclara nettement que cette défense ne signifioit rien, sur-tout puisque de son côté il n'en avoit pas reçu une pa-

reille de la part de son père et il dit a Annette, qui ne demandoit pas mieux que de trouver un faux-fuyant entre sa mère et son bien-aimé, qu'il mourroit de chagrin, s'il ne lui étoit pas permis de la voir seule tous les jours. Il l'assura à sa cousine d'un air si pénétré, et d'un ton si touchant, qu'elle n'étoit déja plus embarrassée que du moyen de lui parler à l'insçu de sa mère. L'ingénieux amour ne tarda pas à le suggérer. Il suffisoit pour cela qu'Annette portât une planche sous son lit, et cette planche appuyée d'un côté sur la fenêtre, et de l'autre sur la branche du sureau, parut un pont d'une solidité admirable à l'amour. Tous les jours, dit Antoine, je descendrai le long de la treille un peu avant minuit, je grimperai tout de suite sur le sureau, et de la je passerai dans ta chambre par le moyen de la planche. Nous restons ensemble un couple

d'heures; alors je m'en vais, et tu retires le pont: qui veux-tu qui s'en aperçoive? — Cela fut résolu, et nos jeunes-gens se mirent à parler des jouissances inappréciables que leur donneroient ces nuits. Antoine n'auroit pas même échangé ces plaisirs, pris à la dérobée, contre la permission la plus entière de voir Annette en public, car dans le peu de minutes passées secrètement avec Annette, il avoit éprouvé des sensations qui lui étoient jusqu'alors tout-à-fait inconnues. La première étincelle de la volupté avoit atteint son imagination, (et peut-être même celle d'Annette), et déjà elle y avoit excité un violent incendie. Leur tête-à-tête n'étoit même plus si innocent. Leurs regards étoient plus ardens, leurs embrassemens plus passionnés qu'autrefois. Étroitement pressés dans les bras l'un de l'autre, ils ne songeoient à rien, lorsque

le vieux ZINK, leur cria en toute hâte: « mes petits amis, venez donc; est-ce que vous êtes sourds?

Ils levèrent alors les yeux l'un et l'autre; la tempête secouoit violemment les arbres, et entraînoit, avec un bruit terrible, des nuages de feuilles en tournoyant. Ils s'élancèrent bien vîte, suivirent le vieillard dans sa demeure, se mirent tous les deux à la fenêtre et delà contemplèrent avec lui l'orage. Un peu au-dessous de la crête de la montagne, qu'on apercevoit dans le lointain, la violence du vent chassoit d'épais nuages, que leur propre poids faisoit ensuite rouler dans les vallons; la pluie sortoit avec abondance du sein de ces nuages amoncelés, se répandoit en ruisseaux qui devenoient presqu'aussitôt des torrens, et se faisoient jour à travers toutes les crevasses et les ouvertures que les précédens orages avoient formées. Le bruit

de la pluie dans les arbres; le fracas de l'eau qui se précipitoit avec fureur du haut de la montagne, entraînant avec elle les rochers et les troncs d'arbres; le mugissement du vent, qui déracinoit les arbres les plus élevés; et, au loin, le tonnerre qui commençoit à retentir dans toute la montagne, tout contribuoit a former un effrayant contraste avec le calme du vieillard et des deux jeunes-gens dans la cabane. Le ciel s'obscurcit tout-à-coup. Le vieux ZINK alluma deux flambeaux de bois résineux qui étoient préparés dans la cheminée. ANNETTE étoit saisie de crainte, en songeant qu'ils avoient encore retourner à la maison; elle regardoit avec inquiétude vers le ciel. Pour la rassurer, ANTOINE la prit sur ses genoux, et le vieillard s'étant assis près des flambeaux, se mit à travailler à son filet.

A force de chuchoter à l'oreil-

le d'Annette, Antoine étoit parvenu à lui faire oublier insensiblement l'orage, dont le plus fort étoit déjà passé, et le vieux Zink étoit absorbé par l'idée de la belle capture de truites qu'il alloit faire. Aucun d'eux ne fit attention qu'un quatrième personnage les observoit. Mr. de Lindt étoit parti le jour d'auparavant de *Warmbrunn*; il avoit laissé sa voiture à Hain, et le même soir il étoit monté avec un guide sur la Schneekuppe, pour être à portée d'examiner, le lendemain matin, le lever du soleil de dessus cette montagne. Il passa la nuit dans la petite chapelle, et erra ensuite au hasard pour observer les différens objets, et fut enfin surpris par l'orage que le vent poussa tout-à-coup de la Bohême sur la crête de la montagne, au moment où l'on devoit le moins s'y attendre. Il descendit en toute hâte, découvrit de

loin les flambeaux du vieux Zink, arriva à la cabane, regarda par la fenêtre qui étoit ouverte, et fut frappé d'étonnement en apercevant dans l'intérieur, à côté des plus effrayantes convulsions de la nature, trois personnes assises qui paroissoient goûter un calme parfait.

Linot découvroit le visage du vieillard, mais les deux jeunes-gens lui tournoient le dos. S'il ne put pas s'empêcher d'être frappé de l'air du vieux Zink, à la lueur sombre et équivoque des deux flambeaux de résine, il le fut bien d'avantage encore, en entendant la conversation du paysan et de la paysanne, qui étoient assis tout près devant lui. Un pareil orage, disoit Annette avec un son de voix pur et agréable, doit être un bien superbe spectacle dans les alpes, mon cher Antoine! -C'est alors qu'on peut réellement dire

avec Haller en parlant des montagnes de Suisse : *ici l'homme sent son néant. Le Roi s'incline vers la terre, et reconnoît le bras du Tout-Puissant dans une posture suppliante!*

Je ne sais pas d'où cela vient, mon Annette répondit Antoine, mais quand je suis sur la montagne, bien loin d'être humilié, je me sens plus fier que jamais. Dans ce moment-là, je ferois présent de la Silésie si elle m'appartenoit.

Ainsi tu disposerois de moi aussi, si tu étois sur les alpes?

Oh non pas de toi, Annette, et quand bien même je m'élèverois jusqu'au ciel. Car, quand je te donne le bras, je suis tout fier, et je le serois encore avec toi au plus profond des abymes. Mais que dit encore Haller à ce sujet?

Haller pense aussi que l'homme est humilié quand, du pied des alpes, il en considère la hauteur,

et cela est vrai, Antoine; quand on examine d'en bas les montagnes élevées, sur-tout lorsqu'elles sont si escarpées et si hérissées de rochers, cet aspect a quelque chose d'éffrayant. On a peur qu'elles ne vous tombent sur la tête, et, quand on a peur, on est humilié, ou l'on est près de le devenir.

— Il faut bien prendre garde de ne pas trop se laisser aller à la peur, car alors on est en quelque sorte téméraire, et l'on affronte en aveugle tous les dangers, comme moi, par exemple, ce certain jour que je m'élancai sur le sureau; je ne me chargerois pas de le refaire à présent.

— Tu le ferois encore une fois pour moi, j'en suis sûre, et même dix.

Pour toi, ma bonne Annette, je me précipiterois dans l'*Etna*.

Mr. de Lindt écoutoit avec une

attention extrême, et son étonnement fut au comble lorsque, à la prière d'Antoine, Annette, chanta cette charmante chanson d'Haller:

> Des flambeaux de la nuit l'éclat s'est obscurci;
> Déjà vers le levant l'horizon se colore etc.

et cela avec une voix si pure, si flexible, si pleine d'ame, qu'il étoit aisé de s'apercevoir qu'elle sentoit bien ce qu'elle chantoit. Quand elle en vint à ce passage:

> Pour moi je n'ai qu'un coeur que le ciel me donna!

Antoine se mit tout-à-coup à faire le second-dessus avec une précision mirable. Annette se tut alors, pencha négligemment sa tête sur l'épaule d'Antoine qui répéta avec une voix attendrie ces mots:

> » Un coeur que le ciel me donna!

et appliqua tout doucement sa bouche sur le front d'Annette.

Le vieillard lui-même, qui n'avoit pas entendu les paroles, touché des simples sons et de l'expression du chant, suspendit son ouvrage et observa les deux jeunes-gens avec une tendre émotion. Un profond silence célébra l'amour de ces coeurs innocens, et Lindt lui-même fut vivement attendri de cette scène muette.

Ne pouvant plus résister au desir de voir ce couple vraiment incroyable de paysans, il fit le tour en déhors tout doucement, heurta, ouvrit promptement la porte, et resta pétrifié à l'entrée, en reconnoissant sa belle paysanne de *Warmbrunn*. Il parvint cependant bientôt à se remettre, et s'adressant au vieillard, mon ami, lui dit-il avec honnêteté, je me suis égaré dans la montagne. Voulez-vous avoir la bonté de me montrer le chemin de *Hain*? Avec plaisir, dit le bon homme, et en même tems

il se leva, rangea son filet de côté, et sortit avec Mr. de LINDT, qui s'étoit toujours placé de manière à ne pouvoir être reconnu par ANNETTE, en supposant qu'elle se fût souvenue de lui.

Tout en cheminant avec le vieillard, il lui fit adroitement quelques questions sur le compte d'ANNETTE et d'ANTOINE. Il s'informa de leur état et de celui de leurs parens; et quand il eut appris, au sujet du jeune couple, tout ce que son conducteur en savoit lui-même, il le renvoya et lui donna une pièce d'or pour sa peine. Au retour le vieux ZINK ne pouvoit pas se lasser de faire l'éloge de l'honnêteté et de la bonté du gentilhomme; il versa des larmes de reconnoissance en considérant la pièce d'or, et ANNETTE et ANTOINE se réunirent à lui de tout leur coeur pour vanter sa générosité.

Ils voulurent aussi se mettre

en marche alors pour retourner à *Brombach*, mais au moment où ils alloient partir il y eut un retour d'orage. Les élémens se déchaînèrent de nouveau et avec plus de violence qu'auparavant. Il fallut par force se déterminer à rester encore. L'orage ne diminuoit pas et restoit fixé sur la montagne. Il étoit déjà tard, la nuit approchoit, et chaque minute ajoutoit aux transes et aux angoisses de la pauvre ANNETTE. Mais que faire? Elle fut obligée de passer la nuit avec son cousin chez le vieillard. ANTOINE! ANTOINE! que va dire ma mère? répétoit-elle à chaque instant. Dans le premier moment, ANTOINE lui-même étoit fort en peine, mais le trouble d'ANNETTE ne tarda pas à lui inspirer de la résolution.

Tiens, ma bonne ANNETTE, dit-il d'un air déterminé en regardant sa petite cousine, dont les yeux étoient tendrement retournés vers

lui: je ne demanderois pas mieux que de descendre et de dire que je ne t'ai pas vue, mais à quoi cela serviroit-il? Il y a long-temps que l'ouvrière a tout découvert à ta mère. Ainsi donc je vais rester auprès de toi. Demain de bonne heure je te donne la main, je te conduis chez le pasteur, et là je lui raconte tout ce qui s'est passé. Mais tout cela n'est-il pas la faute de ta mère aussi? Ne pas nous voir! C'est comme si l'on vouloit empêcher le tonnerre de faire du bruit, ou ces flambeaux de résine de répandre de la clarté. C'est cela que je ferai remarquer au pasteur; tu le sais, il nous aime. Alors nous reviendrons avec lui à la maison, et il dira à ta mère que nous ne pouvons pas nous passer de nous voir. Laisse-moi faire seulement, ma petite Annette, et dors en paix.

Pendant ce temps-là le vieillard étoit occupé à leur faire dans un coin un petit lit avec de la paille, et se chagrinoit de ce qu'il n'y en avoit pas assez pour deux. ANTOINE vouloit absolument la laisser toute à ANNETTE, et se prétendoit à merveille sur une chaise auprès de la cheminée. Mais elle déclara qu'elle ne se coucheroit pas, s'il ne se couchoit aussi. En conséquence on sépara la paille en deux portions, à deux ou trois pieds de distance l'une de l'autre. ANNETTE donna à ANTOINE une de ses jupes pour lui servir de couverture, et reçut, en place, du vieillard un vieux manteau de pandour; ils se couchèrent, et ZIKK éteignit alors les flambeaux. Bonne nuit, ANTOINE! répéta cent fois ANNETTE! Bonne nuit ANNETTE! répondit cent fois ANTOINE. Enfin ce *bonne nuit*, ANTOINE! devint si balbutiant, si entrecoupé, qu'on eût dit la voix d'une personne ivre.

Quelques minutes après elle fut profondément endormie, et ne s'aperçut point qu'Antoine se releva, poussa peu à peu sous elle toute la paille qui lui servoit de lit, lui couvrit doucement les pieds avec la jupe, alla ensuite allumer du feu, et s'établit sur une chaise auprès de la cheminée.

Dès que le jour commença à poindre, il fut s'asseoir par terre à côté de la couche d'Annette, s'amusa à la contempler, à jouer avec sa blonde chevelure, et au moment où tous les oiseaux célébroient à l'envi par leurs chants le lever du soleil, il la réveilla avec un ardent baiser. Annette ouvrit les yeux, ne vit plus le lit d'Antoine, et remarquant que le sien étoit plus élevé et meilleur que la veille, oh! « tu me trompes toujours, mon « ami, » lui dit-elle, et en même tems elle retira ses deux bras d'albâtre de dessous le manteau de

Pandour, l'embrassa tendrement, l'attira à elle sur sa couchette en le tenant pressé contre sa bouche: mais, quelque charme que pût avoir cette attitude, Antoine l'engagea à ne pas perdre un instant.

En moins de cinq minutes, Annette fut habillée. Antoine lui aida, et alors ils se précipitèrent du haut de la montagne plutôt qu'ils n'en descendirent, pour aller trouver le vieux pasteur. Du plus loin qu'il les aperçut il courut au devant d'eux, car on étoit déjà venu chez lui pendant la nuit prendre des renseignemens sur le couple égaré: «Eh bien mes enfans, « leur cria-t-il, où avez vous donc « été? qu'avez-vous fait?» Annette resta de quelques pas en arrière; mais Antoine, son chapeau à la main, s'avança avec assurance vers le pasteur. Il lui raconta comment toute la chose s'étoit passée. Le Pasteur secouoit fortement la tête;

« Et vous avez été déjà souvent « ensemble à l'insu de vos père et mère? — Non; excepté une autrefois. — Et où donc? Dans la chambre d'Annette. — Quand cela? — à minuit. — Comment en es-tu sorti? j'ai été obligé de sauter; l'échelle étoit tombée. — Les parens d'Annette s'en aperçurent-ils? — C'est précisément parce qu'ils s'en aperçurent et qu'ils venoient, que je me décidai à sauter. — Eh bien! ensuite. — Je fus en bas dans un clin-d'oeil, et rendu dans mon lit avant qu'ils eussent le tems de faire dix pas, et Annette eut l'air innocent comme un enfant qui vient de naître. Le pasteur commença de nouveau à secouer la tête, et Annette qui observa ce mouvement, se mit à pleurer.

Eh mon dieu! Monsieur le pasteur, dit Antoine, vous secouez la tête, et la voilà elle qui

pleure; mais dites-moi donc vous-même, Monsieur le pasteur; est-ce que je pouvois faire autrement? Sa mère lui défend de me parler, et depuis ce tems-là elle pleure comme si son coeur alloit se déchirer, et elle m'évite comme le feu. Je ne sais pas encore quel grand malheur a donné lieu à tout cela, et je vous l'ai souvent entendu dire à vous-même, Monsieur le Pasteur, qu'un malheur qu'on ne connoît pas semble toujours plus grand qu'il n'est en effet. C'est ce que j'ai éprouvé. Je pensois, Dieu sait quoi, et je serois descendu dans l'enfer pour parler à Annette. — Eh bien! rien ne t'a empêché de lui parler tout à ton aise cette nuit-là; pourquoi voulois-tu donc lui parler encore cette fois-ci?

— Oh oui, cette nuit-là, Monsieur le pasteur! il est bien vrai que c'est pour cela que j'étois

monté dans sa chambre; mais nous ne pumes pas dire un seul mot, Annette le sait bien. — Et pourquoi pas donc? — Ah pourquoi pas? cela est bien aisé à dire, Monsieur le pasteur. C'étoit tout comme si je ne l'avois pas vue depuis mille ans. J'avois le coeur si plein, et Annette tout de même. Jamais nous ne nous étions tant aimés, et alors on ne parle guères; (le pasteur recommença à secouer la tête) ce fut là que nous nous donnames rendez-vous dans la montagne, où Annette m'a tout raconté.

Le pasteur les laissa tous les deux auprès de sa femme, s'en alla trouver la mère Stahl, qui passa tout d'un coup de ses transes sur le compte d'Annette, dans la colère la plus violente contre elle et son cousin, dès qu'elle apprit qu'il ne leur étoit pas arrivé de malheur. Mais quel fut son éton-

étonnement, quand le pasteur, élevant la voix, rejeta toute la faute sur elle, et disculpa entièrement les deux jeunes-gens! elle chercha bien à s'en défendre d'abord, mais à la fin cependant elle parut persuadée qu'elle avoit eu tort, et promit au pasteur de ne plus mettre d'obstacle à l'intimité d'ANNETTE et de son cousin. En conséquence ils parurent l'un et l'autre en sa présence; elle tint parole de son mieux, écouta avec beaucoup de calme la justification d'ANTOINE; et elle eut oublié, au bout de quelques heures, tout ce qui s'étoit passé. ANTOINE s'assit auprès d'ANNETTE, l'engagea à lui jouer quelques morceaux sur sa harpe, et leur ancienne et innocente intimité eût sans doute recouvré tous ses droits sur ces ames si pures, si Mr. de LINDT n'avoit eu cette malheureuse occasion de revoir une seconde fois ANNETTE, et d'apprendre du vieux

ZINK le lieu de sa demeure et ses relations dans le village.

LINDT revint ce même matin là à *Warmbrunn*. Eh bien! lui demanda *Bornemann*, actuellement son compagnon de voyage et qui lui avoit servi jadis de gouverneur, avez-vous été bien content de votre voyage? Pour un amateur comme vous des spectacles pittoresques, vous avez été servi à souhait; et un orage dans les montagnes....... — Cet orage, mon cher ami, étoit superbe par lui-même, et en outre il m'a procuré une bonne fortune, qui donne à jamais à tous les orages de grands droits à ma reconnoissance. Il m'a rendu ma délicieuse paysanne....... » *Bornemann* prit un air sévère.—Suis-je donc si fort un diable, mon cher *Bornemann*, pour me regarder avec cet air renfrogné, parce que j'ai rencontré une jolie fille? Je ne me pique point d'être un contempla-

tif, et je ne regarde point du tout la volupté comme un crime.

— Eh bien! cette jolie paysanne? Sans rancune, mon ami.

Cette jolie paysanne est la plus ravissante créature que j'aie jamais rencontrée; une fille aimable, bien élevée, pleine de naïveté, d'innocence et de raison, sans parler d'un coeur rempli d'une sensibilité si pure, que si j'étois homme à courber la tête sous le joug de fer du mariage, ses belles mains auroient seules le droit de m'enchaîner. C'est au point que je n'ai pu m'empêcher de porter envie à ce petit rustre, qui la tenoit sur ses genoux, et qui recevoit de cette bouche vermeille et séduisante les plus tendres caresses. Croiriez-vous que j'aurois consenti à troquer toute mon existence contre la sienne? car...... on parcourroit, je crois, en vain de *Dan* jusqu'à *Berseba*

pour rencontrer une créature aussi accomplie.

Vous excitez ma curiosité; eh bien?

LINDT raconta alors son aventure de la cabane.

Si vous n'avez pàs exagéré, et que votre coeur n'ait pas été un peu au bout de vos yeux, j'avoue que cette paysanne est un être céleste, et votre aventure a quelque chose de romanesque. Mais j'imagine que ce n'est pas la dernière fois que vous la verrez, cette charmante fille?

Je m'en flatte bien; c'est une de ces raretés qu'on a besoin d'observer de plus près.

Pas de trop près cependant, mon cher LINDT, prenez-y garde! vous pourriez troubler sans retour le bonheur d'un couple destiné à s'unir, et je sais que vous estimez du moins les bonnes-gens, et que

vous avez du respect pour les beaux sentimens de la nature.

Mais cette fleur si délicate du bonheur dont vous me parlez, ce n'est pas en la regardant qu'on peut la dessécher ou la flétrir.

Non, mais le plus léger contact suffit quelquefois, et j'ai plus d'une raison pour croire que vous n'êtes pas homme à vous en tenir à de simples regards, quand une fleur si rare vous fait signe.....

Oh! si elle me fait signe, mon ami, alors comme alors. Mais de quoi nous avisons-nous donc de parler? A peine je ramasse les dés, que déja vous êtes en peine de l'emploi du gain qu'ils doivent me produire. Je suis curieux, et par ma foi, voilà tout; et ne sais-je donc pas combien de traits les circonstances accessoires peuvent ajouter à la beauté d'un tableau, et qu'on y chercheroit en vain si ces circonstances viennent à changer? Ce

superbe et terrible orage, qui sembloit se jouer de toute la montagne; ces élémens déchaînés, ce fracas, cette obscurité qui m'entouroient, tout avoit concouru à exciter mon imagination. Je courus à la lumière que j'apercus tout-à-coup, et je découvris trois personnages dont le calme contrastoit si étrangement avec les sensations que j'éprouvois, que je ne pus m'empêcher d'en être frappé. Je m'arrête; jentends des voix humaines au milieu d'un désert; j'entends chanter une voix douce, mélodieuse, et je découvre en même tems un joli minois, une créature céleste, dans une attitude pleine de grâce, assise à côté d'un paysan. Il est possible que mon imagination m'ait joué cent mauvais tours, et peut-être me verrez-vous revenir demain et vous dire: je me suis trompé! *peut-être*, dis-je; car si je consulte mes sentimens; ils se soulèvent tous

contre ma raison. Ainsi, je ne puis encore vous rien dire, ni ce que je veux, ni ce que j'espère. Je suis curieux, et je veux voir.

Dès l'après-midi, Mr. de LINDT prit la route de *Brombach*. En passant devant la maison d'ANNETTE, une roue se détacha de la voiture. Mr. de LINDT s'élanca aussitôt par la portière, fit conduire la voiture chez le forgeron, entra comme par hasard dans la maison d'ANNETTE, et pria la femme STAHL de vouloir bien le recueillir chez elle pendant une heure, jusqu'à ce que la réparation de la voiture fût achevée. Celle-ci. hospitalière comme tous les habitans des montagnes de la Silésie, s'empressa de l'introduire dans la chambre où l'on avoit coutume de se tenir, et au bout d'une demi-heure elle étoit déjà si prévenue en faveur de Mr. de LINDT, si séduite de son affabilité, qu'elle se félicitoit du hasard qui avoit

fait verser la voiture d'un gentilhomme aussi bien élevé, précisément devant sa porte.

Lindt soupiroit après Annette, et Annette ne songeoit point à venir, car elle étoit assise dans la blanchisserie à côté de son Antoine; mais, ayant aperçu sa harpe, il demanda qui jouoit de cet instrument; il parut fort étonné qu'une fille de la campagne sût pincer de la harpe, et s'annonça lui-même comme grand amateur. La mère, qui aimoit à faire parade de toutes les perfections de sa fille, lui dépêcha à l'instant une ouvrière, avec ordre de venir sur le champ. Annette arriva, se précipita avec sa vivacité ordinaire dans la chambre, et fut intimidée à la vue de l'étranger, qu'elle ne se rappeloit pas plus d'avoir rencontré à *Warmbrunn* que dans la montagne. Lindt demanda aussitôt à la mère si c'étoit sa fille, et pria alors Annette

de vouloir bien lui jouer quelques passages, et prenant lui-même la harpe, il l'accorda et la lui remit. ANNETTE joua, mais pas avec autant d'assurance qu'à l'ordinaire, parce qu'elle fut un peu déconcertée par les regards de Mr. de LINDT qui étoient constamment fixés sur elle. Celui-ci, qui possédoit au suprême degré l'art de gagner la confiance, prit l'instrument entre les mains d'ANNETTE, joua lui-même plusieurs morceaux, lui indiqua quelques manières plus avantageuses de pincer les cordes et de placer ses doigts, et dès qu'il crut remarquer que sa trop grande familiarité l'embarrassoit, il adressa si adroitement la parole à la mère, qu'ANNETTE eut le tems de se remettre. Alors il se tourna de nouveau vers elle avec la même aisance qu'auparavant, et elle fut obligée de lui savoir gré de n'avoir pas remarqué son embarras.

En général néanmoins c'est à la mère qu'il s'adressa principalement. Sa politesse n'avoit rien d'outré; il n'oublia pas plus son rang que l'état des personnes chez lesquelles il se trouvoit, et observa toutes les convenances avec une honnêteté parfaite. Sa politesse se faisoit beaucoup plus sentir encore dans sa conduite réservée que dans ses propos. On voyoit qu'il admiroit Annette, tout en paroissant vouloir cacher son admiration, et en parlant à la mère, il laissa échapper quelques mots qui trahissoient l'étonnement que lui causoit l'amabilité de sa fille.

Un des gens ne tarda pas à se présenter, et d'après un geste imperceptible que lui fit adroitement son maître, il annonça qu'indépendamment de la roue les ressorts étoient endommagés, et qu'il falloit prendre le parti de faire venir une autre voiture de *Hirschberg*.

Lindt parut extrêmement affligé de cette découverte, et après avoir bien discuté s'il n'y auroit pas d'autre moyen de continuer sa route, il se détermina à accepter la proposition de la mère d'ANNETTE, d'attendre chez elle qu'il lui arrivât une voiture de la ville. En conséquence il se fit apporter sa malle de voyage, et il prit possession d'une jolie petite chambre dans le haut de la maison. Le père d'ANNETTE vint quelques instans après grossir le cercle, et il ne fallut que quelques minutes de *Lindt* pour se le rendre favorable. Déja depuis plus d'une heure ANNETTE avoit envie de s'échapper, et avoit fait plusieurs tentatives pour y parvenir; mais des signes très-expressifs de sa mère, et quelques mots qu'elle lui chuchota à l'oreille; et auxquels la jeune fille ne répondit que par son air d'impatience et d'ennui, l'obligèrent de rester là constamment.

Lindt, à qui le desir d'ANNETTE n'avoit pas échappé, fut curieux d'essayer s'il pourroit venir à bout de la faire rester volontairement. En conséquence il se mit à raconter des anecdotes extrêmement intéressantes, qui excitoient tour-à-tour au plus haut degré la compassion, l'étonnement, l'horreur, et la crainte. ANNETTE écoutoit en faisant de grands yeux, et tous ces différens récits alloient droit à son coeur. *Lindt* observoit avec étonnement sa tendre sensibilité, la tendresse, le naturel et la pureté de son ame; mais à peine une anecdote étoit-elle finie, et l'impression la plus vive effacée de l'imagination d'ANNETTE, que ses yeux se dirigeoient de nouveau vers la porte; elle recommençoit à s'agiter sur sa chaise, et alors *Lindt* avoit beaucoup de peine à captiver son imagination pour une anecdote nouvelle. Enfin il jugea à-pro-

pos de mettre un terme au trouble toujours croissant de la pauvre Annette; il se retira dans sa chambre, et elle sortit aussitôt de la maison avec la rapidité d'un trait.

Mais, mon Dieu, Annette, où te tiens-tu donc? lui demanda impatiemment Antoine, avec l'air sérieux et indifférent à ses caresses. — Mon cher Antoine, il y avoit là le Monsieur étranger, et j'ai été obligée de rester auprès de lui.— Ainsi donc, auprès du Monsieur étranger, reprit-il à haute voix,..... Annette lui mit la main sur la bouche.—Oui, mon petit Antoine; mais veux-tu bien te taire? Il est là qui nous entend — Annette lui raconta alors que c'étoit la faute de sa mère.—Encore ta mère, répondit Antoine avec l'air du dépit: ma chère, ce sera encore sa faute, si—Annette étouffa ses reproches, et par ses caresses, l'empêcha d'achever. La réconciliation

fut conclue et le Monsieur étranger oublié, à moins toutefois que quelques-unes de ses anecdotes ne vinssent se présenter à l'esprit d'Annette. Elles les répétoit à Antoine, et ne manquoit pas d'ajouter chaque fois: » mais il faudroit » les lui entendre raconter à lui-» même, mon cher Antoine; ah! » c'est celui-là qui sait raconter! » on voit les choses comme si on » y étoit. » Ils passèrent ainsi la soirée à causer ensemble, jusqu'au moment où la mère *Stahl* appela sa fille pour venir se coucher. Elle y alla, et la conversation avec le cousin dura encore une bonne heure, au moyen des petites tousseries, et des *bst* qu'ils se renvoyoient chacun de leurs fenêtres.

Le lendemain matin, Mr. de *Lindt* eut une conversation tête-à-tête avec la mère d'Annette. Il étoit encore de fort bonne heure. Je me félicite véritablement, Ma-

dame *Stahl*, lui dit *Lindt*, après quelques préambules, d'avoir appris à vous connoître, vous et votre famille. Votre fille est fort aimable, c'est un enfant charmant; oui, Madame *Stahl*, elle est charmante, vous dis-je. Je connois des milliers de filles, et de très-jolies dans le nombre; mais jamais je n'ai rencontré tant de modestie unie à tant de beauté. Daigne le ciel s'occuper de son bonheur! car il seroit ma foi par trop dommage qu'elle vînt à tomber entre les mains d'un homme qui ne seroit pas capable d'apprécier son esprit et son coeur. En honneur, ce seroit vraiment dommage! car il n'y a pas un homme de qualité, que cette aimable fille ne pût rendre heureux; oui, Madame *Stahl*, elle est faite pour cela! c'est un ange pour l'ame et pour le corps. Que pourroit exiger de plus un prince? Quand je songe, ajouta-t-il d'un

air profondément pensif, à cette quantité innombrable de mariages que les femmes rendent malheureux, je voudrois que tout honnête homme pût rencontrer sur sa route une jeune personne aussi accomplie, qui lui feroit goûter la félicité du ciel sur la terre. Oui sans doute, tout galant homme devroit former le même voeu! N'êtes-vous pas de mon avis, ma chère Madame *Stahl*? car au vrai, qu'y a-t-il au monde qui soit préférable à une digne femme? »

Le coeur de la mère *Stahl* tressailloit de joie; l'agitation de son sang coloroit ses joues; le plaisir pétilloit dans ses yeux. Elle s'attendoit que Mr. de *Lindt* alloit continuer; mais il se dirigea vers la fenêtre avec l'air plongé dans ses rêveries. Elle profita de ce moment pour sortir en toute hâte de la chambre, et donna à son mari en passant un petit coup sur la joue,

espèce de caresse dont le bon homme avoit depuis long-tems perdu l'habitude. Il la vit avec une surprise extrême monter l'escalier en cabriolant comme un chevreuil. *hm! hm!* lui cria-t-il plusieurs fois; qu'est il donc arrivé? mais, point de réponse.

Elle ouvrit avec fracas la porte de la chambre d'Annette, la secoua brusquement, pour la réveiller, et l'embrassa rayonnante de plaisir. » Vîte, vîte, Annette, de-» bout; dépêche! » Annette se leva. La mère ouvrit en chantant la grande armoire de bois de noyer, et mit les plus beaux habits de sa fille sur la chaise auprès de son lit. » Allons, Annette, habille-toi » bien vîte; je vais t'aider, mon » enfant. » Annette, à moitié endormie, cherchoit à se recorder; ce n'étoit ni une fête, ni un jour de noces. » Mais, Maman, dit-elle —Tu me feras tes observations

demain, mais à présent écoute seulement ce que je te dis. C'est pour ton bonheur; habille-toi, et fais vîte sur-tout!

La mère descendit pour apporter de l'eau à Annette, qui pendant ce tems-là se mettoit l'esprit à la torture, sans pouvoir découvrir le motif de tant d'empressement. L'eau arriva; Annette se lava le visage et les mains: sa mère la regardoit avec complaisance, et dans son transport, lui pinça amicablement la joue à deux ou trois reprises. Annette regardoit sa mère avec de grands yeux, pleins de curiosité, et répetoit sans cesse: mais, Maman..... et toujours elle recevoit pour réponse: Dépêche-toi bien vîte, c'est pour ton bonheur. Annette se mit dans tous ses atours comme une mariée. La mère eut soin de lui placer son fichu de manière a laisser apercevoir la blancheur éblouissante de son cou, et

quand il ne manqua plus rien à sa toilette, elle lui dit: » A présent, ma chère petite Annette, je vais descendre. Toi, viens dans un instant, et sois bien affable avec ce Monsieur; tu n'imagines pas ce que cela peut devenir. Il a fait ton éloge, il a.... mais je te raconterai tout cela ensuite. Sois bien gentille, te dis-je, et chante, d'abord que je te le dirai, un de ces longs airs si beaux, que je ne puis pas souffrir. »

Annette, restée seule, devina bientôt les motifs pour lesquels sa mère lui avoit fait faire une si grande parure. Elle devint rouge comme le feu, de dépit d'avoir été obligée de se mettre en frais de la sorte pour attirer les regards d'un homme. Néanmoins elle ne pensoit pas encore à Antoine. Oh! mon Dieu, s'écria-t-elle avec humeur: quelle idée ma mère a-t-elle de moi? pour mon bonheur!..... De

nouveaux traits de lumière éclairoient successivement son esprit.... Pour mon bonheur!.... répéta-t-elle encore, en joignant les mains avec chaleur. Seroit-ce mon bonheur, si je plaisois à d'autres qu'à Antoine? Non! non! non!...... Une douzaine de pareils *non* se succédèrent coup-sur-coup, et à chacun d'eux elle jetoit loin d'elle quelque partie de son ajustement. Le beau fichu blanc de mousseline fut renvoyé le premier; ensuite sa main fidelle rompit le lacet de son corset de soie noir. Avec un autre *non, certainement non*, bien articulé, elle s'élança hors de son beau jupon rouge qu'elle venoit de laisser tomber a ses pieds. Elle s'entendit alors appeler, et après avoir jeté sur elle à la hâte un mauvais corset, une jupe blanche et son fichu de tous les jours, elle descendit en courant dans ce nouveau costume, qui lui alloit vérita-

blement mieux que le premier. Elle essuyoit encore les dernières larmes de dépit que ses beaux yeux venoient de répandre, en ouvrant la porte de la chambre où elle étoit attendue.

La mère *Stahl* s'étoit placée vis-a-vis de cette porte, avec un air confiant, avec cette figure enjouée et rayonnante de quelqu'un qui est assuré de son triomphe, et de manière à pouvoir observer tout à son aise Mr. de *Lindt*, dont elle prévoyoit le suffrage et la surprise à l'apparition de sa fille dans tout son éclat. Annette ouvrit précipitamment la porte en disant: » Qu'y a-t-il pour votre service, Maman? « La mère *Stahl* l'eut à peine entrevue qu'elle devint pâle, et ensuite rouge comme le feu; ses yeux étinceloient. Elle fit signe à Annette de la suivre dans la chambre d'à côté, et de cette chambre dans la cuisine. Ar-

rivée là, elle lui lança un regard furieux et lui appliqua en même tems une paire de soufflets à tour de bras. *Voilà ce qu'il y a pour mon service!* lui dit-elle, transportée de colère et de dépit.

C'étoit les premiers coups qu'-Annette eût reçus de sa vie, et ils produisirent leur effet. Ah! ma chère, ma chère Maman, s'écria-t-elle en fondant en larmes, et se jetant au cou de sa mère: qu'ai-je donc fait? » La mère lui défendit de pleurer. Sa colère se modéra peu-à-peu en voyant le désespoir de sa fille; elle ne tarda même pas à chercher à la calmer, mais cela n'étoit pas possible. Il fallut renoncer aussi pour cette fois à la trop flatteuse espérance d'énivrer entièrement Mr de *Lindt*, en lui faisant entendre la voix d'Annette, ornée de ses plus beaux ajustemens. Tour-à-tour elle employa les prières, les menaces, les caresses, mais rien

ne fut capable de consoler la pauvre ANNETTE. La voiture qui devoit emmener Mr. de *Lindt*, étoit déjà devant la porte, et dans ce moment la mère *Stahl* eût reçu elle-même de grand coeur les funestes soufflets, qui venoient de déjouer tous ses ambitieux desseins. Elle avoit déjà passé une bonne heure dans la cuisine, occupée à consoler, à menacer, à conjurer ANNETTE; chaque minute redoubloit ses transes que Mr. de *Lindt* ne fût sur le point de partir, et enfin la colère contre ANNETTE commençoit à reprendre tout de bon le dessus, lorsque ANTOINE entra par hasard. A la vue de sa cousine en pleurs, et de la mère occupée à la consoler; » Pour l'amour de Dieu, » ma Tante, qu'est-ce qui est ar- » rivé à ANNETTE? » s'écria-t-il avec émotion. Les pleurs de la pauvre petite redoublèrent en voyant entrer son cousin, et en songeant

que ses joues venoient d'être la victime de sa fidélité pour lui. » Mon Dieu, ma Tante, qu'est-il donc arrivé à Annette, répéta-t-il encore en la secouant par la manche? » — *Cela*, maudit vaurien! répondit cette femme hors des gonds, en lui appliquant deux soufflets plus terribles encore que les premiers, et elle lui ordonna de sortir de la cuisine. Annette, qui craignoit que sa mère ne se portât a de nouvelles violences, cessa de pleurer, tendit la main à Antoine, et en deux gambades les voilà tous les deux hors de la cuisine, hors de la maison, et traversant la basse-cour à toutes jambes. Pour surcroit de malheur, la triste, la dolente mère s'étant avancée jusques sur la porte pour les poursuivre, aperçut la voiture dans laquelle Mr. de *Lindt* alloit monter. Ce Spectacle lui arracha un douloureux soupir, et revenant sur ses

pas

pas avec une mine alongée, elle traversa la cuisine, la chambre d'à côté, et rentra dans celle où étoit Mr. de *Lindt*.

Elle chercha à colorer de son mieux l'absence de sa fille; Mr. de *Lindt* accueillit son excuse d'une manière aimable, la voiture fit quelques pas en avant, et il partit. Les tournures dont il se servit en prenant congé avoient quelques chose de louche et d'équivoque, qui firent concevoir à la mère de nouvelles espérances sur le compte d'Annette, et ces espérances suffirent pour calmer entièrement sa fureur. Dès ce moment-là elle prit la ferme résolution de n'en rien dire à sa fille, qu'elle voyoit bien y être entièrement opposée, et dès qu'elle fut de retour de son escapade, elle la traita aussi amicalement que s'il ne s'étoit jamais rien passé. Annette de son côté jugea à propos de n'en rien dire, d'autant que sa

mère paroissoit n'avoir point conservé de rancune contre ANTOINE. Il avoit été obligé aussi de se payer d'un petit mensonge, car ANNETTE n'avoit pas eu le courage de lui faire connoître toute la folie de sa mère. Il se borna à lui dire: » C'est à cause de toi que je me » tais, ANNETTE, et que j'endure » ces soufflets avec tant de modé- » ration. » ANNETTE lui compta dix baisers sur chaque joue pour le dédommager de sa douleur, et il n'y songea plus.

Au bout de trois jours, un homme apporta une grande caisse à l'adresse de Madame *Stahl*, et s'éloigna. On ouvrit la caisse, et on y trouva une harpe charmante. Un petit billet pour ANNETTE étoit entrelacé parmi les cordes. ANNETTE prit le billet, et lût ce qui suit à sa mère, qui nageoit dans la joie: » J'envoie à mon aimable petite » hôtesse une harpe, dont les sons

» purs et harmonieux conserveront » dans sa belle ame le souvenir » d'un homme, qui fait plus de » cas de la noblesse des sentimens » que de celle de la naissance, et » qui ne quittera sûrement pas ce » canton sans avoir encore une » fois le plaisir de voir une fille, » qui est la plus rare merveille de » ces belles montagnes, et sans re- » cevoir du moins d'elle les té- » moignages de la bienveillance, à » laquelle sa profonde estime lui » donne droit de prétendre«

De Lindt.

La mère se fit lire ce billet à dix reprises différentes, y sourit chaque fois d'un air gracieux, mais sans en dire ni bien ni mal; car par malheur elle n'y comprenoit rien du tout. Elle le prit elle-même, se mit à le commenter et à en peser attentivement tous les mots; mais il n'y avoit là rien qui parlât d'amour; rien qui eût rapport au

mariage. On ne pouvoit conclure autre chose de ce billet, comme le lui disoit elle-même sa fille, sinon qu'il viendroit encore faire un voyage à *Brombach*. Il faut en convenir; Annette n'auroit pas appartenu à son sexe, si ce billet n'avoit excité quelques vibrations à une certaine corde de son ame, celle de la vanité. Elle retentit foiblement à la vérité, mais elle retentit néanmoins. Elle le lut d'une voix extrêmement indifférente; mais les tournures lui en parurent si délicates, si agréables; son estime pour elle y étoit exprimée avec une telle réserve, qu'elle le retira l'après-midi de derrière le miroir, où sa mère l'avoit caché, le lut de nouveau et le plaça dans sa boîte à ouvrage, dessous le fichu qu'elle étoit occupée à ourler. La harpe étoit extrêmement jolie, et ce qui faisoit encore plus de plaisir à Annette, c'est qu'il y avoit un pa-

quet de charmante musique pour cet instrument. Elle se mit donc à jouer pendant un couple d'heures quelques nouveaux morceaux, et ne put s'empêcher de ressentir une bienveillante reconnoissance tant pour le présent en lui-même, que pour la manière de l'offrir de Mr, de *Lindt*, dont le souvenir avoit été jusqu'alors intimement lié dans son ame avec celui des soufflets. La mère fit estimer la harpe et la musique par le maître d'école, et sa surprise fut extrême en lui entendant assurer que l'instrument seul valoit au moins cent écus entre frères. Dès lors elle ne douta plus un instant de ses vues ultérieures sur sa fille, et dès ce jour en conséquence il se fit d'étranges changemens dans la maison.

On mit des rideaux blancs aux fenêtres à la place de ceux de calemande verte. Les chaises de bois, et une grande table de chêne bien

matérielle furent enlevées sans miséricorde de la chambre où l'on recevoit la compagnie. Un grand alignement d'assiettes d'étain, de citrouilles et de citrons qui figuroient sur une planche, eurent le même sort. Des chaises rembourrées et une table plus élégante vinrent décorer l'appartement. Un étui à peignes, qui étoit amoureusement en regard avec un calendrier dans l'intervalle des fenêtres, fit place au portrait du grand *Fréderic.* On ne fit même pas grâce à la grande armoire au laitage, qui étoit de sapin blanc; une commode de bois de noyer la supplanta, et au lieu de grosses cruches de terre, on y forma des compartimens avec de jolies petites tasses et des verres de *Warmbrunn.* Il n'y eut pas un coin de la maison à l'abri de la réforme, et l'armoire aux habits lui-même, qui a coutume d'être sacrée pour les gens de

cette classe, fut sacrifiée comme tout le reste. Un tailleur vint prendre la mesure à Annette; la mère lui ordonna de ne pas perdre un instant, et voilà que bientôt Annette voit arriver deux corsets, l'un de soie et l'autre de coton, sans paremens carrés aux manches, et dont la coupe étoit en général toute différente. Elles le mit à côté sans rien dire, examinant ensuite les deux jupes qui étoient dans le même paquet, et n'y trouvant pas la dixième partie des plis ordinaires que l'on remarque chez les gens de la campagne.

Annette fit bien quelques difficultés, mais elle ne put cependant pas se dispenser d'essayer ces différens ajustemens, et le témoignage de ses propres yeux lui disoit que cela alloit cent fois mieux que ses trois corsets et ses six jupons enlassés sans goût les uns sur les autres. Elle fut bien plus contente encore

lorsqu'ANTOINE, à qui elle fit signe de monter, resta immobile en extase devant elle, en la regardant avec tendresse, et qu'il dit enfin d'une voix douce et affectueuse : » ô mon Dieu, ANNETTE, que tu es jolie! Il la pressa contre son sein en rougissant de plaisir. Son amour étoit mêlé d'une sorte de respect, qui parut très-agréable pour la première fois à ANNETTE; en un mot elle fut satisfaite du nouvel ordre de choses, à une grande coiffe près, à la mode de *Berlin*, qui ne se trouva du goût ni d'ANNETTE ni d'ANTOINE, et fut par conséquent mise sur le champ à la réforme.

Ainsi donc, dès le dimanche suivant, ANNETTE et sa mère parurent dans un costume qui fixa sur elles les regards de toute la paroisse, et bientôt on connut avec les plus minutieux détails toute l'histoire de la révolution qui s'é-

toit opérée dans l'intérieur du ménage. Le plus plaisant de la chose, c'est que personne ne pouvoit deviner les motifs qui avoient donné lieu à tous ces changemens ; car la mère *Stahl* n'avoit garde de s'en vanter. Elle voyoit dans Antoine et sa fille les deux ennemis les plus déclarés de toutes ses réformes et de ses vues les plus sages, dès qu'on parvenoit à les pénétrer, et en conséquence elle gardoit le silence. Annette se doutoit bien de quelque chose dans le principe, mais comme sa mère fut assez rusée pour ne pas s'en prendre au cousin Antoine, et ne mettre aucun obstacle à ses rapports intimes avec lui, elle ne donna pas de suite à ses soupçons. Tant qu'on souffrira Antoine, se dit-elle, c'est qu'on ne pense pas à Mr. de *Lindt*.

Les profonds penseurs du village s'imaginoient que la femme

Stahl avoit recueilli un riche héritage, et que depuis lors le démon de l'orgueil s'étoit emparé d'elle. Le maire, auquel cette manière d'agir donnoit martel en tête, profita de la première occasion pour s'entretenir avec sa belle-soeur au sujet de l'union de leurs enfans. Celle-ci ne parut y avoir aucune espèce de répugnance, mais elle prétendit qu'Annette étoit encore trop jeune, et le Maire lui-même ne put s'empêcher d'en convenir; car à peine étoit-elle alors âgée de seize ans. Croyant en conséquence pouvoir se livrer à une sécurité parfaite à cet égard, il cessa de songer aux motifs qui avoient déterminé tant de changemens dans la maison de son beau-frère ; il en introduisit même quelques-uns du même genre chez lui, et fit faire à son Antoine d'assez beaux habits pour que la future n'eut pas à rougir de l'époux qui

lui étoit destiné, et il n'en fallut pas davantage pour fermer entièrement la bouche à toute la communauté; car on regarda dès-lors comme un plan bien arrêté ce qui n'étoit que l'effet d'une simple convenance.

Quand la mère *Stahl* vit que ses projets n'éprouvoient aucune espèce d'obstacle, et que même personne n'avoit l'air de les soupçonner, elle se complut dans sa ruse comme une fiancée dans la guirlande qui couronne sa tête. Elle persista à ne dire son secret à personne, quelque violence qu'elle fut obligée de se faire pour cacher ses espérances, sur-tout au maître d'école qui étoit déjà en adoration devant l'éclat dont elle brilloit; car ce silence magnanime lui paroissoit indispensable pour les amener à bon port. Il lui sembloit bien que Mr. de *Lindt* tardoit un peu long-tems à revenir, mais

il en avoit cependant pris l'engagement formel, et ce qui étoit bien fait pour la consoler, si elle imaginoit qu'il fût capable de ne pas y être fidelle, c'est que son Annette étoit assez aimable pour faire par-tout la conquête d'un homme de qualité. La seule chose qui la tourmentoit véritablement, c'est cet amour mutuel d'Annette et d'Antoine. Quel parti prendre pour l'empêcher? Etant à l'église un certain dimanche, elle découvrit pendant le sermon un expédient victorieux pour foudroyer cet amour funeste, et faire en même tems d'une pierre deux coups. Il consistoit à envoyer Annette à *Hirschberg*, pour y apprendre pendant quelques mois à se perfectionner dans la couture. Par ce moyen elle perdoit Antoine de vue, et ne pouvoit pas manquer de l'oublier bientôt tout-à-fait; elle devoit en outre apprendre à y mépriser

y mépriser son état de paysan, et acquérir les manières de ville qui lui manquoient encore. Ce plan lui parut admirable, et le moyen que cela ne fut pas ainsi, puisque cette inspiration lui étoit venue dans la maison de Dieu? Dans le transport de sa reconnoissance, elle se crut obligée de mettre quatre fois plus qu'à l'ordinaire dans le bassin pour les pauvres, et courut aussitôt s'occuper de l'exécution.

Elle chercha d'abord à sonder les dispositions d'ANNETTE, mais cette première tentative ne lui réussit pas, car ANNETTE prétendit qu'elle cousoit suffisamment bien. Cela n'empêcha pas la mère de faire un voyage a *Hirschberg*, et de charger une marchande, qui prenoit sa toile chez elle, de lui trouver une maison pour sa fille. Cela n'étoit pas difficile. Il y avoit à *Hirschberg* une espèce d'établissement ou de pension, où l'on

exerçoit les jeunes personnes à tous les ouvrages qui conviennent à leur sexe. Le marché fut conclu dans un instant, et déjà les pensionnaires se faisoient une fête de voir arriver dans huit jours la petite paysanne de *Brombach*, et s'amusoient d'avance à ses dépens.

Au bout de huit jours la mère *Stahl* monta en voiture avec sa fille, et prit la route de *Hirschberg*. ANNETTE pria ANTOINE de venir le soir au devant d'elle. » Jusqu'à la montagne du Cavalier, lui cria ANTOINE, au moment où la voiture partoit. Arrivée à *Hirschberg* elle s'arrêta devant la porte de M*de*. *Reiniken*. » Tenez-vous » décemment et ne riez pas, « dit celle-ci à ses jeunes élèves, en allant recevoir la nouvelle débarquée. ANNETTE descendit de voiture avec sa mère. M*de*. *Reiniken* en fut frappée; elle conduisit la mère et la fille dans la grande salle, et les

pensionnaires ne furent pas moins surprises en appercevant l'aimable Paysanne. Ce fut au point qu'elles ne se firent pas même de mines et de signes d'intelligence entr'elles, lorsqu'au lieu d'une révérence, ANNETTE se contenta de faire un mouvement de tête en entrant. La pauvre petite fut fort étonnée d'apprendre qu'elle devoit rester là plusieurs jours, mais sa mère lui assura à l'oreille que son cousin viendroit souvent la voir. La nouveauté des objets qui l'entouroient lui plaisoit assez d'ailleurs, et sans le souvenir douloureux de son cher ANTOINE, elle auroit passé fort agréablement la première journée.

» En voilà encore une qui me réussit, cria la mère *Stahl* en montant en voiture. ANTOINE se trouva à la montagne comme il l'avoit promis; il apprit de sa tante qu'ANNETTE passoit une couple de jours à *Hirschberg*, parce qu'on l'avoit

obligée à y consentir à force d'instances, et il revint tranquillement en voiture avec elle. Le lendemain, de grand matin, les hardes d'ANNETTE et sa harpe prirent la route de *Hirschberg*, de manière qu'il ne manquoit plus rien à son établissement. Ce même jour-là on lui fit mettre une jolie coiffe, et on lui apprit à faire la révérence. La coiffe lui alloit à merveille, et après quelques tentatives, qui excitoient alternativement en elle des éclats de rire et une intéressante rougeur, elle fit la révérence avec tant de grace, qu'il ne resta bientôt plus de la paysanne qu'une fraicheur de rose, une ingénuité touchante, une modestie sans ostentation, en un mot le charmant caractère qui lui étoit propre. Dès que sa harpe fut arrivée, et qu'à la prière de ses jeunes compagnes, elle eût joué une demi-heure en s'accompagnant de sa voix, on

commença déja à l'appeler: ma bonne, ma chère amie! et au bout de quelques jours, ce ne fut plus de simples mots. Elle se fit même tendrement aimer par trois ou quatre qui étoient d'une laideur extrême, et quelques jeunes gens, fils de gros négocians, rodoient sans cesse devant la maison de Madame *Reiniken*, depuis qu'ils avoient apperçu à la fenêtre ce charmant petit minois.

Jusques là tout avoit été au gré des desirs de la mère *Stahl*; mais maintenant les deux jours qu'Annette devoit parser à *Hirschberg* étoient écoulés. Elle parvint cependant à amuser Annette pendant un couple de jours encore; mais au bout de ce terme, l'amour parvint à démêler tous ses artifices. Antoine s'apperçut qu'il y avoit quelque chose d'extraordinaire là dessous, puisque la mère se refusoit à lui dire clairement où

étoit ANNETTE. En conséquence il ne fit part à personne de ses soupçons, s'informa de la demeure d'ANNETTE au voiturier qui l'avoit conduite, et le voilà un beau matin à *Hirschberg*, à la porte de Mde. *Reiniken*, demandant ANNETTE *Stahl*. ANNETTE fut avertie, s'élança avec un cri de joie dans les bras d'ANTOINE, et le conduisit en triomphe dans la salle. Après avoir examiné tout à son aise sa charmante cousine, lui avoir prodigué les éloges et les caresses, il lui fit part de ses soupçons sur la sincérité de sa mère. ANNETTE avoit eu les mêmes idées de son côté, et ils résolurent tous les deux d'opposer la ruse à la ruse; en conséquence ANTOINE se dit le cousin d'ANNETTE, et laissa même échapper quelques mots qui annonçoient des projets arrêtés de mariage. Il venoit la voir régulièrement tous les trois jours, et avoit

grand soin d'apporter avec lui sa flûte. Leur amoureuse intimité fut renouée, comme auparavant, à *Hirschberg*. On dansoit au son de la harpe d'ANNETTE et de la fllûte d'ANTOINE, et les autres filles de chez Mde. *Reiniken* étoient aux aguets de l'arrivée du joli jeune-homme, avec autant d'empressement qu'ANNETTE elle-même. Quant à Mde. *Reinicken*, elle n'avoit garde de les trahir; car, indépendamment du prix convenu, elle voyoit arriver sans cesse, de la part de la mère, des saucisses, des jambons, des poules, des légumes et des fruits en abondance. En conséquence il étoit de son grand intérêt de garder ANNETTE chez elle le plus long-tems possible, et un futur époux, qui venoit la voir tous les trois jours, lui parut un merveilleux moyen pour y parvenir, quoiqu'elle ne pût cependant pas s'empêcher de concevoir

quelques petits soupçons sur la légitimité de ces visites.

ANTOINE n'eut pas grand peine à donner un prétexte plausible à son absence de *Brombach*, sans exciter la méfiance de la mère *Stahl*. Voyant qu'il cessoit entièrement de s'entretenir d'ANNETTE, et que, dans ses lettres, celle-ci ne lui parloit plus de revenir auprès d'elle, elle fit claquer ses doigts de plaisir, et prit la résolution d'aller faire une visite à sa fille pour apprendre de sa propre bouche l'heureuse confirmation de l'oubli total d'ANTOINE, comme elle s'en flattoit. Elle prit donc un matin la route de *Hirschberg*, y arrangea d'abord quelques affaires d'intérêt, et se rabattit ensuite chez Mde. *Reinicken*. Arrivée dans le vestibule, elle frappe à la porte de la salle, l'entr'ouvre, et apperçoit, à travers un nuage de pous-

sière que les jeunes filles faisoient en dansant, Antoine assis à côté d'Annette, et jouant l'un et l'autre de leurs instrumens pour faire danser. Antoine fut saisi de crainte en appercevant sa tante, et Annette partagea tous ses sentimens.

Dès que la mère *Stahl* se trouva seule avec eux, elle dit à son neveu d'un ton sec: » Que fais-tu donc ici, maudit batteur de pavé? « Antoine ne savoit trop que répondre à cette interpellation directe, et sa tante, reprenant vivement la parole, ajouta: je veux absolument savoir ce que tu fais ici! » Eh! vous voyez bien, ma chère tante, que si nous ne sommes jamais ensemble, nous oublierons tout ce que nous avons appris, moi de jouer de la flûte; — et moi de pincer de la harpe, dit Annette. — Nous nous exerçons ici, reprit Antoine; — et cela fait

danser mes petites camarades, ajouta ANNETTE; — et c'est pour cela que je viens ici tous les trois jours, répliqua ANTOINE; — et qu'il y reste jusqu'au soir, poursuivit ANNETTE.

La mère avoit beau faire, elle ne pouvoit pas se fâcher comme elle l'auroit desiré; car, toutes les fois que ses yeux se portoient sur ANNETTE, son joli ajustement, son bonnet, les tresses de sa chevelure, cette taille élancée et son tablier à poches désarmoient la colère qu'avoit excitée en elle la vue d'ANTOINE. Elle fit bien un peu de bruit, mais sans humeur ni emportement, et ANTOINE en fut quitte pour s'en retourner avec sa tante de meilleure heure qu'à l'ordinaire. La bonne mère *Stahl*, voyant ses joyeux complots avortés, jugea qu'il valoit encore mieux être à portée de surveiller ANNETTE, que de l'exposer sans défense aux en-

treprises de l'amour de son cousin. En conséquence elle la fit revenir au bout d'un couple de jours à *Brombach*, où tout le monde fut extrêmement frappé de la métamorphose qui s'étoit opérée en elle. ANTOINE s'étoit singulièrement formé aussi en fréquentant les élèves de Mde. *Reinicken*, et toutes les fois qu'il faisoit faire un habit neuf, il se rapprochoit toujours davantage de la mode de la ville. Déjà il en étoit venu à porter un collet bleu, un jabot, et un chapeau rond avec une boucle, de manière qu'il avoit plutôt l'air d'un élégant chasseur que d'un paysan.

Quelques jours après, la mère *Stahl* reçut de Mr. de *Lindt* un billet, par lequel il lui demandoit si elle ne pourroit pas l'établir chez elle dans une petite chambre pour un mois seulement, pendant lequel il comptoit prendre les eaux. » *Warmbrunn*, ajoutoit-il, est

trop bruyant pour moi; je respirerai un air plus pur à *Brombach*, et ce que j'apprécie par dessus tout, je serai chez des gens dont je connois l'intérêt, l'affabilité et le bon coeur.« La mère *Stahl* se contenta de dire de vive voix au domestique que son maître seroit le très-bien venu, et dans moins d'une heure Mr. de *Lindt* arriva en personne, au moment même, où la mère *Stahl*, absorbée dans ses réflexions au milieu de la chambre qui lui étoit destinée, songeoit aux changement qu'il seroit à propos d'y faire encore, pour loger agréablement Mr. de *Lindt*.

» Mon Dieu, maman, venez donc vite, s'écria Annette, Mr. de *Lindt* est en bas; j'étois là toute seule quand il est entré."— Déjà là, demanda la mère d'un air satisfait; eh bien! descends, et vas lui tenir compagnie. Je m'en

vais balayer la chambre et tout arranger — je me charge de cela, moi, maman! allez-y, vous...... et tout en poussant sa mère vers la porte, elle lui disoit, allez donc, maman; sans cela il va venir: — la mère descendit.

Il est aisé de juger par le retour de Mr. de *Lindt* de l'effet qu'avoit produit sur lui la première visite. Plus il avoit alors observé de près et de suite la jeune paysanne, et plus sa beauté lui avoit paru ravissante. Il l'engagea d'abord à se mêler de la conversation, et fut étonné du mouvément et de l'expression que son esprit donnoit à sa physionomie. Il ne pouvoit se lasser d'admirer la pureté et la promptitude de dicernement avec lequel elle saisissoit les différens traits de ses anecdotes. Son-visage étoit toujours l'interprête fidelle des moindres affections de son ame, et les obser-

vations qu'avoit faites Mr. de *Lindt*, dans la soirée qu'il avoit passée avec elle, ne lui permettoit pas de douter de la délicatesse de ses sensations morales. Il avoit eu peu d'occasions de remarquer si elle avoit de l'esprit, parce qu'elle ne s'étoit presque point mêlée de la conversation, et il fut cependant bien aise de s'en assurer. En conséquence il se mit à raconter quelques anecdotes; d'abord ANNETTE se retournoit impatiemment de côté et d'autre sur sa chaise, et avoit les yeux fixés vers la porte; il continua à raconter, et bientôt elle prêta une oreille attentive. Mr. de *Lindt* n'hésita pas à en conclure qu'elle avoit de l'esprit.

Le lendemain de ce jour, l'ame toute remplie de la charmante ANNETTE, il revint trouver *Bornemann*; et voici la conversation qu'ils eurent ensemble: jamais je

ne vous ai vu si rayonnant, lui dit celui-ci. — Ah oui, je le suis et je crois avoir raison de l'être. Sans compter pour rien l'attrait que je ressens pour elle, il suffisoit d'avoir observé une créature aussi accomplie que cette paysanne, ponr éprouver l'effet que vous remarquez en moi. Vous le savez, je ne m'enflamme pas aisément, et je serois presque tenté de dire, jamais, lorsque je ne le veux pas; mais je crois par ma foi qu'il dépendroit de cette fille ravissante de faire encore de moi un jeune homme de dix-huit ans, qui ne connoît que la fougue et le délire de la passion.

» Comment l'avez-vous trouvée » dans le vrai ?

En voyant son visage à la foire de *Warmbrunn*, vous n'avez pas pu vous-même vous empêcher de rendre hommage à sa beauté, et néanmoins vous n'avez aperçu

que le voile qui la couvre. Il faudroit le voir ce visage quand un intérêt pressant, tel que la compassion, la bienfaisance, où un pieux recueillement viennent en animer tous les traits! Je ne puis pas me défendre du desir de la voir un jour prier avec ferveur; un esprit aérien, un ange lui-même porteroit envie à cette figure céleste. Et cette taille.......! Elle étoit simplement habillée cette fois-ci, beaucoup plus simplement encore que quand nous la vimes ensemble la première fois; mais je la verrai plus élégamment vêtue un jour. Elle a beaucoup d'esprit, et, à ce qu'il me semble, une sensibilité trop vive.....

» Ah, ah! et vous, Mr. de *Lindt*? «

Elle aime un petit paysan de ses parens avec toute la force d'un coeur jeune et sans expérience; voilà ce que je ne puis pas

me dissimuler. Le jeune homme me paroit un assez bon sujet; telle est du moins l'idée que j'en ai conçue, quoique à peine je lui aye entendu dire quelques mots dans la montagne; l'amour d'Annette m'en est un sûr garant.

» Et vous, Mr. de *Lindt*? «

La mère est une femme remplie de vanité, qui m'auroit elle-même offert sa fille avec plaisir, si elle m'eût cru seulement décidé à dire *oui*; je me suis contenté de lui faire entrevoir quelque chose de mes projets, et la voilà pour toujours dans mes intérêts.

» Et vous, Mr. de *Lindt*? et vous?

Et moi? et moi? oui, mon cher *Bornemann*, je connois les personnes avec qui j'ai affaire, leurs plans, leurs desirs; mais je ne me connois point moi-même. Tout ce que je puis vous dire, c'est que je n'ai jamais ressenti au-

tant d'attrait pour aucune femme. Qui peut prévoir le parti que le tems et les circonstances peuvent tirer de cette disposition de mon coeur? je n'en suis plus maître auprès d'elle, et j'avois même de la peine à lui cacher à quel point elle m'intéresse, quand elle faisoit briller à mes regards tout ce qu'elle a d'agrémens et de charmes. L'amour qu'elle éprouve, devenoit alors l'objet de mon envie. Je le sens, me voilà devenu l'ange tutélaire ou exterminateur de cet amour; il est impossible désormais que je n'influe pas sur son sort.

» *Lindt!* ô mon ami! vous » l'ange exterminateur d'un amour » si pur! vous, *Lindt?* «

Oui; mais pour allumer de nouveau dans ce coeur un amour également pur, quand le premier sera éteint.

» Est-il donc en votre pou-

» voir d'éteindre ce premier a-
» mour? «

Pourquoi pas? avez-vous jamais rencontré un amour éternel? Mais vous dépassez l'objet dont —

» Vous dédommageriez la fille;
» quel dédommagement donnerez-
» vous à celui qu'elle aime? «

Quand il verra l'impossibilité de la posséder, il l'oubliera.

» Avec quelle légéreté vous
» en parlez! mais pourquoi ne l'ou-
» bliez vous pas vous-même, main-
» tenant que cela vous est encore
» si facile, et qu'il y auroit néan-
» moins tant de générosité? vous
» n'aimez pas encore cette petite
» paysanne! «

Si facile à oublier? non, ne le croyez pas. Je sens tout ce qu'elle vaut, je sais combien c'est un être rare; les recherches inutiles que je ferois un jour seroient autant de reproches d'avoir eu la folie de laisser échapper l'heureuse rencon-

tre dont je suis redevable à ma bonne étoile. Je sais qu'une femme que j'aime doit trouver son bonheur auprès de moi, parce que je me connois bien; puis-je en dire autant d'une autre? Ce seroit généreux, j'en conviens, mais très-extravagant, et vous n'ignorez pas qu'à mes yeux jamais extravagance n'a pu mériter le nom de générosité, quelque noble qu'en soit d'ailleurs le motif. Mais vous m'avez éloigné de l'état actuel de la question, et me voilà errant à l'aventure dans l'avenir, dont je n'ai pas la prétention de soulever les voiles. Cette aimable fille a peut-être toutes sortes de défauts, mais cachés, assoupis, et ma présence peut les réveiller: qui sait si elle n'est pas vaine, bavarde, et Dieu sait quoi encore? dans ce cas-là je me retirerai, mais en attendant laissons à l'avenir une libre carrière.

» Mon cher *Lindt*, songez que » vous avez le projet de faire une » épreuve bien délicate, et de » l'heureux succès de laquelle vous » n'avez aucun garant: une épreuve d'où dépend la félicité de deux êtres honnêtes, vertueux et contens de leur sort. Avez-vous donc calculé tous les élans de la passion? connoissez-vous tout ce dont est capable un coeur dont elle a usurpé l'empire? Vous regardez le pouvoir que vous avez sur vous-même, comme une échelle d'après laquelle on peut juger des autres coeurs, et dans le vrai, vous ne connoissez pas même l'influence de vos propres passions, et quels écarts vous avez à en craindre encore. «

Je n'ai encore rencontré de *Werther* que dans les livres, répondit *Lindt* en riant.

Ce fut alors qu'il chercha à se procurer la harpe qu'il envoya à

Annette, et qu'il lui écrivit le billet. *Bornemann* ne put s'empêcher de rire en le lisant. » Sont-» ce bien là vos véritables senti-» mens, lui dit-il? « — pourquoi pas? — En honneur, mon cher *Lindt*, vous êtes souvent une énigme inexplicable à mes yeux. Vous voulez séduire la fille à laquelle vous prodiguez les assurances de votre estime! — *Bornemann*, je ne connois que vous qui puissiez me tenir impunément un pareil langage! Séduire! et quand donc vous ai-je donné lieu de craindre pareille chose de ma part? —— » Vous voulez me faire croire peut-être que vous n'avez jamais eu d'heure du berger? « — Ce n'est pas là de quoi il est question, et du moins n'ai-je pas à me reprocher d'avoir abusé une innocente. Mais, voilà comme vous êtes, Messieurs! vous nous jugez tout de travers, parce que vous ne

nous croyez pas susceptibles de faire rien de bon. Je respecte l'innocence, et c'est même cette pure innocence qui m'attire auprès de cette petite fille. Croyez qu'elle me sera plus sacrée que les vestales ne l'étoient aux romains, si elle ne peut passer des bras de son amant dans les miens avec toute son innocence; mais je suis convaincu que c'est très-possible, car sans cela je ne la reverrois de ma vie. Si je l'aime un jour, ce ne sera que pour faire son bonheur et trouver le mien auprès d'elle.

» Vous avez l'air d'éviter les
» mots de femme, d'épouse........
» vous ai-je bien deviné?«

On ne peut pas plus mal; car il est naturel que je partage avec elle tout ce qu'il est en mon pouvoir de partager, mon coeur, ma confiance, la bonne éducation que j'ai reçue. Je me flatte que vous

attachez quelque prix à ces objets. Quant à mon rang et à mon nom, je les regarde comme les plus pitoyables minuties qui soient en mon pouvoir, comme des effets absolument sans valeur. Me croyez vous de bonne foi capable de chicaner pour de pareilles misères avec l'objet chéri, auquel j'accorderois ma confiance dont je suis si fort avare? Si j'aime cette paysanne, elle deviendra aussi-tôt ma femme, mon épouse. Combien de fois ne vous l'ai-je pas dit à vous-même, que je me marierois dès l'instant que l'amour se feroit sentir à mon coeur!

» Et que l'on vous payeroit de » retour! «

Cela va sans dire, mon cher. Vous paroissez avoir beaucoup de confiance dans son petit paysan, et fort peu en moi; car, convenez-en la main sur la conscience, si je venois à aimer, vous seriez bien

bien aise dn me voir échouer dans mon amour.

» Je regarde comme une in-
» justice de ravir à quelqu'un sa
» propriété, et je ne dissimule
» pas que je ne saurois être du
» parti du ravisseur. «

Propriété! et à quel titre donc? par le simple aveu que lui a fait la fille: *je t'aime*; je n'en vois pas d'autre. Eh bien! je parviens à me concillier son amour, elle me fait le même aveu, et dès lors elle devient ma propriété jusqu'à ce qu'un troisième me supplante. Il me semble que l'évidence de ces vérités saute aux yeux.

» Mon cher *Lindt*, je ne con-
» nois que le droit du plus fort
» qui soit susceptible de preuves
» rigoureuses; et vos sentimens de
» morale ne reposent-ils donc pas
» sur d'autres bases que sur ce
» droit féroce? Je suppose que
» vous veniez à trahir votre ami

» pour vous sauver vous-même ;
» qui est-ce qui pourra vous prouver que vous avez mal fait ? et
» votre coeur en sera-t-il pour
» cela moins rempli de repentir,
» moins rongé de remords ? Quel
» est le crime qu'il ne soit pas
» aisé de colorer et de justifier
» par des raisonnemens ? »

Et quel est le préjugé que de l'esprit et un zèle mal entendu ne parviennent à défendre ? Mais, brisons là-dessus ; aussi bien nous ne pouvons pas nous entendre, car, chez vous c'est le coeur qui parle ; et chez moi la froide raison.

» Prenez garde, mon cher, que
» votre coeur ne vienne à élever
» la voix quand il ne sera plus
» tems. Le coeur met en ligne de
» compte les suite d'une action,
» sous le rapport de la moralité,
» aussi bien que l'action elle-
» même. »

Pendant ce tems-là, Mr. de *Lindt*

entrelaçoit le billet parmi les cordes de la harpe, et l'instant d'après il la fit partir. Depuis il avoit pris la résolution invariable d'apprendre à connoître ANNETTE plus particulièrement, et en conséquence il se rendit à *Brombach*, sous le prétexte d'y prendre les eaux.

Il rencontra ANNETTE en bas, dans la chambre où l'on se tenoit pendant le jour, et son aspect lui causa une délicieuse surprise. Quelque idée favorable qu'il en eût conçu, elle lui parut mille fois plus jolie qu'il ne croyoit. Il resta quelque tems aussi muet et aussi embarrassé devant elle, qu'elle pouvoit l'être elle-même de sa brusque apparition. Enfin, subjugué par la vue de ses charmes, il lui saisit la main, et dans l'ivresse de son admiration, il la pressa contre ses lèvres. ANNETTE lui fit une révérence, et disparut pour aller chercher sa mère; mais à peine fut-elle

sortie, que *Lindt* se plongea tout entier dans ses réflexions, pour tâcher de démêler la cause qui avoit pu apporter de si grands changemens dans sa manière de se mettre. Est-ce vanité, est-ce coquetterie, se disoit-il en lui-même, et cette touchante innocence ne seroit-elle autre chose qu'un des traits de son visage? Plus ANNETTE lui paroissoit ravissante, et plus il éprouvoit de sensations pénibles; c'étoit au point qu'à peine il aperçut la mère quand elle entra.

Il commença en conséquence à lui faire adroitement des questions indirectes et, à travers les fréquentes contradictions dans lesquelles elle tomba, il aperçut néanmoins qu'on pouvoit tout au plus accuser la fille d'une partie de ces changemens, qui l'avoient tant frappé. Quand il parla ensuite lui-même à ANNETTE, après qu'elle fut un peu revenue de son embarras;

quand il vit de plus près son innocence sans prétentions, les soins qu'elle prenoit pour l'éviter, et son trouble, lorsque ses yeux se fixoient sur elle, il ne fut plus tenté de la soupçonner d'être orgueilleuse.

Son arrivée avoit produit un étrange effet sur les différentes personnes intéressées. La mère ètoit au comble de la joie, et se livroit toute entière aux espérances les plus chimériques, qui se terminoient toujours par de mortelles angoisses, lorsqu'elle remarquoit le peu d'empressement de Mr. de *Lindt* auprès d'ANNETTE, et l'affectation sensible avec laquelle celle-ci cherchoit à l'éviter. Elle prit en conséquence la résolution d'avoir recours à la ruse pour les réveiller un peu de part et d'autre de leur assoupissement. Le baiser que Mr. de *Lindt* avoit donné à ANNETTE sur la main, l'avoit mise dans un

embarras extrême, quoique cet embarras fût cependant mêlé de quelques sensations agréables; mais, en dépit de son amabilité, elle auroit voulu le savoir à deux cents lieues de là, car la physionomie de sa mère, et quelques mots, recueillis par hasard, lui faisoient pressentir un orage funeste pour son amour. Elle ne put jamais se résoudre à faire part de ses craintes à son cher Antoine, et elle sentoit même au fond de son coeur quelque chose qui s'y opposoit. Je n'entreprendrai pas de décider si cela venoit d'un pressentiment de jalousie, ou d'un instinct de la vanité la plus recherchée.

Dès qu'*Antoine* eût appris de la bouche d'*Annette* que Mr. de *Lindt* étoit là, il dit d'un air brusque et pensif: » Que veut-il donc, lui? » Il ajouta immédiatement après: » Ceci ne se terminera pas sans nouveaux soufflets! » et ce

propos fit voir clairement à *Annette* que le véritable motif qui y avoit donné lieu la première fois, ne lui avoit pas entièrement échapé.—Hélas! il a le projet de prendre les eaux, répondit *Annette*, en faisant semblant d'être aussi affligée que lui pour le consoler. Cela me fait bien de la peine; mais, sois tranquille, *Antoine*! nous n'en aurons que plus de tems à passer ensemble, et de cette manière ma mère ne sera pas toujours sur nos talons. —*Antoine* regarda fixément *Annette*, comme pour découvrir dans ses yeux si elle disoit la vérité. Elle devina le motif de ce regard, et devint rouge; mais au bout de quelques minutes *Antoine* fut rassuré, content et ne songea pas plus à Mr. de *Lindt* que s'il n'eût jamais existé.

Annette ne pouvoit pas s'empêcher de songer à l'avenir avec une sorte d'inquiétude. C'étoit vé-

ritablement sur elle que tous les regards étoient fixés, et dont tous ceux qui l'entouroient avoient quelque chose à prétendre. Mr. de *Lindt* avoit des droits à sa reconnoissance, à sa politesse et à ses soins. Il étoit étranger dans la maison, et en outre d'une honnêteté extrême à son égard; de plus il lui avoit fait présent de sa jolie harpe, et lui avoit demandé son amitié d'une manière si délicate dans son billet. Elle lui devoit sans contredit de la complaisance, et ne pouvoit même pas s'empêcher de lui savoir gré de ses soins.

Antoine au contraire exigeoit d'elle le plus grand froid, méme du dédain, ou tout au moins une indifférence bien marquée pour Mr. de *Lindt*. Comment le contenter? Elle n'osoit pas même lui dire qu'elle lui avoit des obligations. Et la mère à son tour, qu'exigeoit-elle d'*Annette*? Ce n'eût pas été

trop, à son gré, d'oublier entièrement *Antoine*, et de faire des avances et des agaceries à Mr. de *Lindt*. Le moyen de plaire aux trois partis? Comment maintenir la bonne harmonie entr'eux? entre *Antoine* et Mr. de *Lindt*, et entre sa mère et son cher *Antoine*? La pauvre fille!

Elle ne se représentoit pas, il est vrai, sa position tout-à-fait aussi clairement, mais elle sentoit combien elle étoit embarrassante. Elle voyoit même qu'il falloit se résoudre ou à tromper *Antoine*, ou tout au moins à lui cacher beaucoup de choses, et elle s'intéressoit d'autant plus vivement à son sort, que tout sembloit conspirer contre lui. La première journée se passa assez bien, quoique la pauvre *Annette* en fut néanmoins excédée. Dès qu'elle pouvoit se dérober un instant, elle s'élançoit avec la légéreté d'un cerf, dans la

prairie où étoit *Antoine*, s'asseyoit à côté de lui, le caressoit avec beaucoup de tendresse, et dissipoit toutes les idées sombres auxquelles il étoit disposé à se livrer. L'instant d'après elle entendoit sa mère crier *Annette*, *Annette!* et elle voloit aussi rapidement dans la chambre où étoit Mr. de *Lindt*. Il falloit faire la conversation, jouer, chanter; car, sans cela, sa mère commençoit par lui faire des signes si choquans de la bouche et des yeux, qu'elle craignoit que Mr. de *Lindt* ne remarquât cette conduite déplacée. Cela ne faisoit qu'ajouter à son inquiétude et à son trouble, parce qu'elle songeoit à *Antoine* qui l'attendoit en dehors, et qui finiroit par s'apercevoir que Mr. de *Lindt* étoit la cause de ses absences. Aussi, pour peu que sa mère tournât le dos, ou ne fît pas attention à elle; zest! la voilà partie, et de nouveau auprès d'*An-*

toine. Elle étoit obligée d'éloigner par ses caresses l'humeur qui s'emparoit de lui, et pendant ce tems-là son imagination lui représentoit sa mère parcourant tous les coins de la maison, en demandant: mais, mon Dieu, où est donc *Annette?* Elle croyoit voir le visage enflammé avec lequel elle répétoit à chaque instant à demi-voix: où te caches-tu donc? maudite petite fille.

Tout ce manège et ces différentes circonstances se renouvelèrent au moins dix fois dans la journée, et chaque fois l'impatience de la mère et d'*Antoine* devenoit plus marquée, de manière qu'en rentrant le soir dans sa chambre, la pauvre *Annette* s'essuya le front et s'écria à haute voix: Ah! Dieu soit loué, le jour est fini! Elle trembloit déjà à la seule idée du lendemain; elle trembloit en songeant à *Antoine*, en songeant à

Mr. de *Lindt* qui la condamnoit à jouer un rôle si pénible, et surtout en songeant à sa mère. La pauvre petite! à peine le trouble qui l'agitoit lui permit-il de se livrer quelques instans aux douceurs du sommeil.

Le lendemain, de grand matin, sa mère entra dans sa chambre pour présider à sa toilette, et lui dit de mettre ses plus beaux ajustemens; *Annette* n'en voulut rien faire. La mère eut recours aux menaces; la fille persista dans son refus. Elle n'osa pas néanmoins employer la violence pour l'y contraindre, parce que Mr. de *Lindt* couchoit très-près de là, et qu'elle craignit qu'*Annette* ne se mît à crier, et même qu'*Antoine* ne vînt encore se mêler de la partie, d'autant qu'elle l'avoit déjà aperçu depuis plus d'une heure, faisant la ronde sous les fenêtres. En conséquence *Annette* remporta la victoire,

toire, toutefois après avoir enduré quelques bons coups de poing que sa mère lui détacha à la sourdine. Elle s'habilla comme la veille, mais on lui intima l'ordre le plus formel de rester dans la chambre de compagnie, et de ne pas répondre tout de travers aux questions qu'on lui feroit. » Car, ajouta la mère, » Mr. de *Lindt* a dû croire hier, » qu'il avoit affaire à une imbé» cille! » *Annette* promit tout ce qu'on voulut, et la mère *Stahl* s'en fut, pour apporter à son mari la robe de chambre de calemande qu'elle avoit été chercher.

Annette descendit tout doucement, et se glissa hors de la maison pour aller joindre *Antoine*. Qu'elle journée que celle-ci! pensoit-elle en elle-même, en s'acheminant lentement vers son cousin le long de la prairie. *Antoine* avoit entendu quelques mots de son entretien avec sa mère, et en

conséquence il vint à sa rencontre avec l'air plus joyeux et plus empressé qu'elle n'osoit s'y attendre. *Annette*, lui demanda-t-il, pourquoi donc devois-tu t'habiller aujourd'hui? Elle comprit alors qu'il avoit écouté sous la fenêtre. »Eh! mon Dieu, je soupçonne que c'est à cause de ce maudit *Lindt*; mais je n'y aurois pas consenti, quand bien même il auroit dû m'en coûter une bonne paire de soufflets. Cela doit lui être fort égal à ce Monsieur que je sois parée ou non.« *Annette* eut soin, comme on voit, de cacher le véritable motif de sa mère, et *Antoine* fut si content de la conduite décidée de sa petite cousine, qu'en dépit de ses longues absences, sa joie se soutint presqu'au même point toute la journée.

Le troisième jour, Mr. de *Lindt* fit le projet de parcourir les environs, et pria la mère de vouloir

bien être de la partie. Celle-ci exigea que sa fille y vint aussi, ce qui mit la pauvre *Annette* dans des transes mortelles; car ce jour-là *Antoine* étoit de mauvaise humeur de ce qu'elle ne lui avoit pas souhaité la bonne nuit, la veille au soir. Cette fois même *Annette* se sentoit coupable; voici comment la chose s'étoit passée. *Lindt* avoit commencé une histoire, dont le récit étoit si intéressant qu'*Annette* voulut l'entendre jusqu'au bout, et quand l'histoire fut finie, *Antoine* n'étoit déjà plus là. Mr. de *Lindt* eut le bon procédé de la délivrer lui-même de cette promenade qui la contrarioit si cruellement. »Mde. *Stahl*, dit-il, laissez la petite à la maison; je vois dans ses yeux qu'elle ne se soucie pas de venir avec nous, et il faut convenir que nous allons bien doucement pour elle.» En conséquence *Annette* en fut

quitte pour un regard foudroyant de sa mère.

L'après-midi, Mr. de *Lindt* alla faire une visite au vieux pasteur, d'après ce qu'il avoit conclu des récits de la mére, que c'étoit lui qui avoit le plus contribué a l'éducation d'*Annette*. Le pasteur fut enchanté de Mr. de *Lindt*, de ses connoissances, de son caractère, et de ses projets. Ainsi donc cette après-dînée appartint sans partage à *Antoine*.

Le quatrième jour, la pauvre *Annette* se trouva dans un grand embarras. Son cousin avoit de l'humeur de ce qu'elle n'étoit pas venue auprès de lui la veille au soir; et en voici la cause. Sa mère avoit eu l'art de la rencoigner derrière une table, et s'étoit placée devant elle. Elle se trouvoit prise. Elle grilloit d'impatience, mais au moindre petit mouvement qu'elle faisoit, sa mère la pressoit avec son genou

à la faire crier, et il n'y avoit pas eu moyen de sortir de là. Celle-ci voulut employer de nouveau la ruse qui lui avoit si bien réussi la veille; mais, après avoir été deux fois sur le point d'éclater, *Annette* s'adressa directement à Mr. de *Lindt* qui étoit assis à l'autre bout de la table, et le pria de vouloir bien la laisser passer. Elle resta une heure auprès d'*Antoine*, qui étoit presque inconsolable, et rentra ensuite, après avoir pris l'engagement le plus formel de venir le rejoindre dans quelques instans. A peine fut-elle rentrée que sa mère s'en alla en riant sous cape. Quand *Annette* voulut sortir au bout d'une demi-heure, elle fut saisie d'effroi en trouvant la porte de la maison fermée. Ses yeux se remplirent à l'instant de larmes de dépit et de trouble. Il faut que j'aille le trouver, s'écria-t-elle, en

se tordant les mains dans l'excès de sa douleur.

Quelques instans après la mère entendit ouvrir une fenêtre dans la chambre; elle y courut, mais il étoit trop tard. À peine entrevit-elle l'extrêmité des jupes d'*Annette*, qui venoit de se glisser par la fenêtre, et qui alla tranquillement trouver son cousin, bien sûre qu'on ne pouvoit tarder à en venir de part et d'autre à des explications. En conséquence elle laissa sa mère la chercher et l'appeler plus de dix fois avant de la suivre. Elle la suivit enfin, et celle-ci ferma aussitôt sur elle la porte de la maison, et retira la clef de celle de la cuisine. *Annette*, poussée à bout, vit bien que la force seule, ou bien une nouvelle ruse lui permettroient de sortir de nouveau. En conséquence, elle alla d'elle-même trouver Mr. de *Lindt* avec un visage plus calme et plus serein

qu'elle ne l'avoit jamais eu. Le désespoir donne aussi quelquefois de la résolution.

Bien assurée maintenant de son triomphe, la mère laissa *Annette* seule avec Mr. de *Lindt*. Celle-ci fit tomber adroitement la conversation sur les fleurs, et l'engagea à venir voir les beaux oeillets qu'elle avoit le long de la maison. La mère fut obligée d'ouvrir; *Annette* sortit avec Mr. de *Lindt*, lui montra un instant ses oeillets, le raccompagna jusqu'à la porte, fit semblant d'avoir oublié quelque chose, et s'en alla avec *Antoine*, qui étoit outré de dépit, à l'autre extrêmité du village, où la voix de sa mère ne pouvoit pas parvenir jusqu'à elle, et où aucune ouvrière ne songeroit à venir la chercher. Elle trouva encore le moyen de tranquilliser *Antoine* sans lui rien découvrir des projets de sa mère; car cela l'auroit sûrement mis en

fureur contre Mr. de *Lindt* qu'elle étoit bien aise de ménager. Toute tremblante, mais bien résolue néanmoins de ne pas négliger son cher *Antoine*, elle s'achemina le soir vers la maison. A peine eut-elle mis le pied sur le seuil, que sa mère lui dit d'un ton sec: *Annette*, s'il t'arrive encore demain de te montrer en dehors de la porte, j'irai dire sur le champ à Mr. de *Lindt* que tu as des sentimens assez bas pour courir après un paysan. Entends-tu bien?—Et moi je vous déclare, reprit *Annette* sur le même ton, que je dirai alors à Mr. de *Lindt* que je suis une paysanne, qu'on m'a promise en mariage à ce paysan, que je l'aime de tout mon coeur, et que je le poursuivrois quand bien même il seroit à l'autre bout du monde.—O maudit enfant dénaturé, tu peux faire ce que tu voudras! mais moi, je vais de ce pas chez le Maire,

lui signifier clair et net, que ma fille n'épousera jamais un paysan. —Ah! Maman! pour l'amour de Dieu, n'y allez pas!—J'y cours à l'instant; à l'instant même. — *Annette* promit alors de ne plus sortir un instant pour voir *Antoine*, parce qu'elle sentit bien que si par malheur sa mère se portoit à une pareille démarche, le Maire seroit piqué au vif, et ne voudroit jamais entendre parler d'elle pour son fils. Elle alla ensuite dans sa chambre, fondit en larmes, se tordit les mains, et appela mille fois la mort à son secours; mais tout cela ne lui servoit de rien pour voir *Antoine*. A la fin elle fut réduite à prendre la résolution de ne plus garder aucun ménagement, de se décider entièrement en sa faveur, et de lui découvrir le véritable état des choses, ce à quoi elle avoit eu jusqu'alors une si grande répugnance. Les projets de sa mère

lui paroissoient des rêves insensés; car si Mr. de *Lindt* lui témoignoit beaucoup d'honnêteté et de confiance, il n'y avoit rien dans sa conduite qui annonçât de l'amour.

Dans ce moment-là elle aperçut ANTOINE; elle lui fit signe, et lui jeta par la fenêtre un billet qui ne contenoit que ces mots: » Quand tout le monde sera en- » dormi, tu trouveras une planche » sur le sureau. » Elle ferma ensuite la fenêtre, et se sentit tout-à-coup calme et satisfaite. Elle descendit, et parut si à son aise, si gaie, que sa mère soupçonnoit quelque nouvelle ruse, et ne pouvoit pas concevoir comment elle passoit toute la soirée sans regarder une fois du côté de la porte, et encore moins l'attention avec laquelle elle écoutoit les récits de Mr. de *Lindt*. ANNETTE se retira tranquillement à l'heure ordinaire. Il y avoit dans

la cheminée à côté une planche longue et étroite; elle la porte dans sa chambre sans être aperçue, et au bout d'une heure, après quelques petits *bst! bst!* de part et d'autre, ANTOINE étoit déjà sain et sauf dans ses bras. Ils s'assirent tous les deux sur le lit, et alors ANNETTE raconta à son bien-aimé tout ce qu'elle avoit fait pour lui, ce qu'elle avoit eu à souffrir, et les expédiens qu'elle avoit imaginés. Elle le prévint qu'il lui seroit désormais impossible de le voir autrement que la nuit. Elle ne manqua pas de lui assurer aussi que *Lindt* ne songeoit à rien moins qu'à elle; mais ANTOINE avoit à cet égard une manière de voir toute différente. Il composoit de tout ce qui s'étoit passé, depuis la première apparition de Mr. de *Lindt* dans la maison jusqu'à ce jour, une espèce de roman qui se rapprochoit fort de la vérité. »Tiens,

Annette, lui disoit-il, c'est pour cela que ta mère a mis des rideaux blancs aux fenêtres; c'est pour cela que tu as été obligée d'adopter ces maudits ajustemens nouveaux, qui te vont si bien; c'est pour cela que l'on t'a envoyée à *Hirschberg*, dans l'espoir que tu m'oublierois. Tout cela vient de *Lindt*, n'en doute pas; jamais ta mère n'y auroit songé d'elle-même. » Annette n'en vouloit rien croire, d'après l'indifférence que lui témoignoit Mr. de *Lindt*, mais Antoine persista invariablement dans son opinion.

Voilà donc Annette parfaitement réconciliée avec Antoine, mais la colère de celui-ci contre Mr. de *Lindt* et la mère *Stahl* n'en devint que plus envenimée, et ce ne fut qu'après bien des prières, qu'elle lui arracha la promesse de n'en rien faire paroître, Mais, ma bonne amie, lui dit-il,

si *Lindt* te demande à tes parens? — Je dirai *non*, formellement. — Et si ta mère le veut? — Je ne le voudrai pas, moi. — Et si elle te maltraite? — Je le supporterai pendant le jour, et la nuit tu viendras me consoler.—Et s'ils te traînent à l'église?—Jamais ils n'oseront se porter à cette extrémité. —Et si par hasard ils font venir le pasteur dans la maison?— Eh! mon Dieu, ANTOINE, tu es terrible avec tes suppositions. Qu'il te suffise de savoir que je te resterai fidelle, et laisse-les faire ensuite tout ce qu'ils voudront.—ANTOINE fit un mouvement convulsif involontairement. Les laisser faire! les laisser faire! dit-il avec amertume; mais, ma bonne ANNETTE, s'ils veulent te faire violence, dis-leur bien auparavant que cela ne peut pas s'arranger de la sorte. Je donnerois ma vie pour toi, et si j'en avois mille, elles seroient toutes

mille pour mon Annette! dis cela demain à ton Mr. de *Lindt*! dis-le aussi à ta mère! entends-tu? dis-le leur demain! demain de bon matin!

Les heures s'écoulèrent rapidement en propos de ce genre, et en protestations d'un amour éternel. Antoine s'en alla, et Annette posa la planche sur deux grands crochets de fer, qui en supportoient auparavant une autre garnie de pots de fleurs. De cette manière tout se trouva caché, et Antoine pouvoit lui-même établir son petit pont pour gagner la fenêtre de sa cousine.

Le lendemain matin, vers les 9 heures, lorsque la mère d'Annette entra dans sa chambre pour la réveiller, elle dormoit encore profondément; mais elle ouvrit les yeux gaiement: elle ne fit point la moue, comme sa mère le craignoit, fut de bonne humeur toute

la journée, et n'eut pas même l'air de songer à sortir. Antoine de son côté se montra si peu, que la mère *Stahl* laissa avec confiance la porte de la maison et celle de la chambre ouvertes.

Quoiqu'il eût grand soin de n'en faire rien paroître, la mésintelligence d'Annette avec sa mère n'avoit poit échappé à Mr. de *Lindt*: dès le lendemain de son arrivée, il avoit entendu toute la discussion qu'elles avoient eue entr'elles au sujet de la parure, et cela n'avoit fait qu'ajouter à son estime pour la délicatesse des sentimens d'Annette. Il observoit toutes ses petites ruses pour se rendre auprès de son cousin, et ne pouvoit pas se lasser d'admirer l'adresse avec laquelle elle cherchoit à cacher à ses yeux les inconséquences de sa mère, ou leur donnoit sur le champ une interprétation favorable. Tous les petits artifices amoureux qu'il em-

ployoit auprès d'elle n'excitoient nullement sa vanité; elle étoit toujours la même, toujours modeste, douce et affable. En conséquence il n'essaya point de l'entretenir de son amour, et se contenta de lui témoigner une politesse réservée, espérant par-là gagner insensiblement sa confiance et son estime, et cela lui réussit assez bien dans le commencement. Il mit son coeur à mille différentes épreuves dans les anecdotes qu'il lui racontoit, ou dans ses conversations avec elle, et il étoit toujours obligé de convenir qu'il n'avoit jamais rencontré un coeur aussi pur. Il lui donnoit même des leçons de chant, de harpe, et chaque fois il étoit étonné de son intelligence, de son discernement et de la vivacité de sa pénétration. Le cercle de ses connoissances étoit encore très-circonscrit, mais il étoit impossible d'avoir plus de tact et un jugement

plus sain; c'étoit une pierre précieuse à qui il ne manquoit que du poli. *Lindt* aimoit ANNETTE, et il commença à songer sérieusement à unir ses destinées à la sienne. En conséquence il ne négligea rien pour obtenir sa confiance, augmenter son estime, et l'accoutumer à prendre plaisir à sa société. Il affectoit même pour ces minuties souvent fort insignifiantes, mais, qui ont un grand prix dans le cours de la vie domestique, des sensations que depuis bien long-tems son coeur n'avoit éprouvées. C'est ainsi qu'il donnoit à manger au canari d'ANNETTE, qu'il jouoit avec un enfant qu'elle appeloit par la fenêtre, et qu'elle pressoit contre son sein avec des regards pleins de sensibilité; quelquefois il lui aidoit à trier des lentilles, et il ne tarda même pas à trouver du goût à ces petites occupations, car elles lui valoient

toujours, de la part d'Annette, un doux regard où se peignoit la confiance. Il devint le bienfaiteur des pauvres du village, et en pareil cas il la prenoit pour sa confidente et la consultoit. Cela lui fournit plus d'une occasion d'observer son extrême bonté. La seule chose à laquelle ni les regards, ni les gestes, ni les ordres de sa mère, ni les instances de Mr. de *Lindt* lui-même ne purent jamais déterminer Annette, ce fut d'aller à la promenade avec lui; et plus d'une fois il fut obligé d'interposer son autorité auprès de la Maman, qui auroit été fort disposée à l'y contraindre.

Annette recommença bientôt à voir Antoine de tems en tems pendant le jour. Le pauvre malheureux éprouvoit un concours de sensations bien étrange. Il étoit courroucé contre Mr. de *Lindt*, contre la mère d'Annette, et quel-

quefois contre Annette elle-même, sur-tout lorsqu'il remarquoit que ses habits devenoient tous les jours plus élégans, quoique dans le vrai elle restât toujours très-simplement mise. Antoine devinoit assez juste en en accusant Mr. de *Lindt*. En effet celui-ci cherchoit à élever Annette au-dessus de son paysan chéri, dans les choses extérieures, espérant que son coeur ne tarderoit pas à suivre la même marche, et à s'en détacher insensiblement; mais, vaine espérance. Tout ce qu'on put obtenir d'elle se borna à un choix de couleurs plus agréables, et à une coupe plus recherchée. En dépit de toutes les instances et de toutes les manoeuvres de Mr. de *Lindt*, elle s'en tint constamment à un corset étroit, à une simple jupe, et à la coiffure ordinaire des paysannes de la Silésie. Mais Antoine, tu es fou, lui disoit-elle, est-ce que cela ne

me va pas bien? — A merveille, jamais je ne t'ai vu si jolie; mais ce Mr. de *Lindt*? — Eh bien! je suis ravie, si je te plais de la sorte; et qu'allons-nous nous embarrasser de Mr. de *Lindt*?—Ah ANNETTE! je voudrois bien le savoir en Westphalie où il habite ordinairement. — Et moi aussi, mon cher ANTOINE, mais sois bien tranquille; je t'aime mille fois mieux que lui. — Il ne faut pas que tu l'aimes du tout. — Eh bien! soit, mon cher, du tout, plus du tout.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.